

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centims par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES. 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

HISTOIRE POPULAIRE

DU

CANADA.

D'APRÈS

LES DOCUMENTS FRANÇAIS ET AMÉRICAINS

PAR

JACQUES DE BAUDONCOURT.

1 fort vol. in-8 de 510 pages..... Prix : \$1.25

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER.—La fièvre des découvertes au XVI^e siècle. Sébastien Cabot, le banc de Terre-Neuve et les pêcheries françaises. Verazzani. Jacques Cartier découvre le golfe, puis le fleuve de St-Laurent, grande porte de l'Amérique du Nord. Prise de possession. Second voyage, exploration. Stadaconé et Hochelaga. Les sauvages, leur état présent. Le tabac et la pipe ou calumet. Le pays et son aspect. L'hiver et le scorbut. Premiers essais de colonisation. Roberval, vice-roi des futurs royaumes. Tristes débuts et malheureux essai. La culture sera la vraie mine d'or du pays. Disputes pour la traite et le monopole des pelleteries. Les neveux de Cartier, le marquis de la Roche et autres échouent tour à tour. Henri IV s'intéresse à l'entreprise.—(1534-1603).

CHAPITRE II.—Compagnie de M. de Monts. Le Canada délaissé pour l'Acadie. Débuts pénibles, intrigues de cour et jalousie des marchands. Fondation de Port-Royal. Les Anglais détruisent cette colonie en pleine paix. On revient au Canada. Samuel de Champlain vrai fondateur. Son caractère. Etablissement de Québec. Les indigènes et leurs diverses tribus. Hurons et Iroquois. Mœurs, langage, religion. Les songes, culte des morts. Gouvernement démocratique. Conseils de la nation. La hache de guerre et le calumet de la paix. Combats perpétuels, cruauté et barbarie des sauvages. Occupations, chasse, pêche, habillement, coutumes, caractère, éducation, festins, voyages des habitants de l'Amérique du Nord.—(1604-1620).

CHAPITRE III.—Epreuves de la colonie. Première campagne contre les Iroquois. Les prisonniers. Colons et marchands. Compagnie nouvelle du prince de Condé. Champlain, père des sauvages. Les Récollets, premiers missionnaires. Explorations diverses. Voyages au pays des Hurons. Nouvelle expédition. Le lac Ontario. Indiscipline des sauvages. Ce qu'il aurait fallu faire. Catholiques et hérétiques, difficultés de tout genre. Le château St-Louis. Richelieu fonde la compagnie des cent associés. Première constitution canadienne. Guerres avec l'Angleterre. Québec pris par la famine, par les Anglais, puis rendu à la France. Les Jésuites arrivent au Canada. Mort de Champlain.—(1610-1635).

CHAPITRE IV.—Les missions dans l'Amérique du Nord. Ce qu'elles ont fait pour la France et pour les sauvages. Témoignages protestants. Les marchands et traitants ne désirent nullement la conversion des indigènes. Les Jésuites succèdent aux Récollets. Le Père de Brébeuf et ses compagnons. L'hiver chez les sauvages. Difficultés à vaincre. L'étude de la langue. Stérilité des premiers travaux. Indifférence et persécution. Festin de mort. Captivité des PP. Jogues et Bressani. Leur délivrance, leur retour et ses fruits. Conversion des Hurons. Leurs chrétiens dévastés par les Iroquois. Les missionnaires massacrés. Martyre des PP. de Brébeuf et Lallemand. La dispersion des Hurons sert à faire connaître la foi dans l'Amérique du Nord.—(1632-1634).

CHAPITRE V.—Les gouverneurs du Canada réduits à l'impuissance. La religion vient au secours de la colonie délaissée. Sillery, premier village chrétien. L'hôpital de Québec. Les Ursulines. Les Sulpiciens et la fondation de Montréal. Mobilité des sauvages. Incursions iroquoises. Courage de Maisonneuve. La liberté du commerce. Assemblée et traité de Trois-Rivières. Mauvais foi des Iroquois qui continuent la guerre et tuent le P. Jogues. M. d'Ailleboust gouverneur. Montréal menacé. Essai de mission iroquoise. Histoire d'un songe. M. d'Argenson et le système des otages. Dévouement de Dolard et de ses compagnons. La foi des premiers colons, leur courage. Le baron d'Avagour. Monseigneur de Laval, vicaire apostolique. L'eau-de-feu. Démêlés à ce sujet. Calamités publiques.—(1635-1663).

CHAPITRE VI.—La colonie rattachée à la couronne. Organisation nouvelle. M. de Mézy gouverneur, ses prétentions et ses violences. La question des dîmes. Les conclusions de Colbert. Le gouverneur de Tracy et l'intendant Talon. Guerre des Iroquois. Expédition d'hiver. Campagne d'automne suivie de la

paix. Les villages chrétiens. Agriculture, industrie et commerce. Colonisation militaire et féodale. Le génie des sauvages. M. de Courcelles et son administration. Exploration des pays d'en haut. Le P. Allouez et Nicolas Perrot. Les nations de l'Ouest s'allient à la France. Le fort de Cataracou. Le P. Marquette et Jolliet. Découverte et exploration du Père des eaux. Mort de Marquette.—(1663-1675).

CHAPITRE VII.—Le comte de Frontenac gouverneur. Son caractère. Dix années de querelles intestines. Intervention du roi. Le traité de Fœn-de-vie. Le clergé avait-il tort de défendre les sauvages? Les faits lui ont donné raison. Robert de la Salle grand explorateur. La navigation des lacs. Epreuves multiples. Prise de possession du Mississippi. La Louisiane. Premier essai de colonisation. Fin malheureuse de la Salle. Son éloge. Jalousies des Anglais. Ils excitent les Iroquois à rompre la paix. M. de la Barre, gouverneur incapable. La guerre déclarée. Première expédition sur l'Ontario. Paix de la Famine. Intervention anglaise. Chefs iroquois envoyés aux galères. Le marquis de Denonville et la francisation des sauvages. Combats et festins de guerre. Le fort de Niagara. Conquêtes à la baie d'Hudson. Les milices canadiennes.—(1672-1687).

CHAPITRE VIII.—Le nid de guêpes iroquois. Conditions de paix inacceptables. Haakouan la Grande Guenle, Kondiaronk le Rat, et autres orateurs et diplomates Peaux-Rouges. Trahison du Rat. Utilité des Missionnaires. Maladies contagieuses. La ligue d'Augsbourg déclenche une guerre générale. La passion dominante des colonies anglaises. Le massacre de La Chine. Projets de conquêtes. Représailles sanglantes. Schenectady, Pemquid, Casco, Abenakis et Iroquois. Le retour de M. de Frontenac rend l'espoir à la colonie. Crainte des Anglais. Mœurs et coutumes de leurs colonies. Leur puissance. Inégalité dans la lutte. Le Canada attaqué par mer et par terre. La petite vérole le défend du côté des terres, ses armes du côté de la mer.—(1687-1690).

CHAPITRE IX.—Prières publiques à Boston. Arrivée des Anglais devant Québec. Sommation de Phipps, réponse de Frontenac. Les artilleurs canadiens. Attaque de la ville. Haine des Anglais contre les religieux. Les séminaristes de Québec. Désarroi des assiégeants. Leur départ précipité et retraite désastreuse. Embarras des colonies anglaises. Joie et reconnaissance des Canadiens. Disette générale amenée par la guerre. Politique des Iroquois. Combat de La Maldeleine. Dissensions à New-York. La féodalité acadienne. L'Acadie reprise par les Français. Les sorciers empêchent Phipps de prendre sa revanche. Guerre à Terre-Neuve, en Acadie, chez les Agniers. Exploits d'Iberville à Terre-Neuve et à la baie d'Hudson. Paix de Ryswick. Les Iroquois continuent la guerre. Frontenac désobéit à la cour et marche contre eux. Triomphe de Frontenac. Insuccès de Nesmond.—(1690-1701).

CHAPITRE X.—M. de Callières, gouverneur du Canada. Prétentions des Anglais. Les Iroquois se rapprochent des Français. Kondiaronk ou le Rat, chef des Hurons. Son influence. Difficultés pour la paix. Assemblée générale des sauvages. Signature du traité de Montréal. Mort et funérailles de Kondiaronk. Importance du traité de Montréal, pour les Français. Guerre pour la succession d'Espagne. D'Iberville en Louisiane. Recherche des mines d'or. L'Acadie menacée. Ravages des Abenakis. Mort de M. de Callières, remplacé par M. de Vaudreuil. Les Iroquois font la leçon aux Européens. Représailles à Terre-Neuve, en Acadie. Echecs des Anglo-Américains. La tête des sauvages et des missionnaires mise à prix. Exploits et misère des Acadiens. Régime commercial déplorable. Traité d'Utrecht.—(1700-1713).

CHAPITRE XI.—Le traité d'Utrecht fatal au Canada. L'île du Cap Breton, colonisée par les Français. Fondation de Louisbourg, place d'armes destinée à garder les entrées du Canada. Faible population de la colonie. Emigration canadienne en Louisiane. La Louisiane ruinée par le monopole des compagnies. Raisons parisiennes et système de Law. Les seigneuries du Mississippi. Désastres répétés. La Nouvelle-Orléans. Les missionnaires et les chrétiens des Prairies. Le P. Rastles chez les Abenakis. Son influence. Il est massacré par les Anglais. Administration intérieure et progrès de la colonie. Les colons ne viennent pas ou font naufrage. Prospérité relative. Mort de M. de Vaudreuil.—(1713-1726).

CHAPITRE XII.—L'Amérique du Nord, champ de bataille des Français et des Anglais. Chaque nation prend des mesures en vue de l'avenir. Lutte sourde, acharnée et inégale. Guerre commerciale. Les Anglais excitent les sauvages du Sud. Conspiration des Natchez. Massacre de la Pomme. Destruction des Natchez. Déprédations des Renards, poursuivis avec vigueur; ces sauvages sont réduits à l'impuissance. Voyages et découvertes de la Verendrye qui atteint les montagnes Rocheuses. Industrie et commerce. Le ginseng. Insuccès en Louisiane. Guerre de la succession d'Autriche. Premier siège et prise de Louisbourg par les marchands américains. Efforts de la France. Désastre de la flotte sous d'Anville et la Jonquière. La Gaiissomière, gouverneur du Canada. La paix d'Aix-la-Chapelle aggrave encore la paix d'Utrecht. Sentiments des colonies anglaises vis-à-vis leur métropole.—(1726-1749).

CHAPITRE XIII.—La politique des colons américains. Les prétentions et les menaces. Emigration des Acadiens. Fondation d'Halifax. Trois volumes in quarto enquêtes pour obscurcir la question des frontières. La Jonquière, gouverneur-général. Néotisme, agiotage et indiscipline. Duquesne, gouverneur. La vallée de l'Ohio. Les Iroquois et Benjamin Franklin. Georges

Washington. Fort Duquesne et Fort Nécessité. Assassinat de Jumonville. Washington capitule. Fédération des sept colonies. Faiblesse du gouvernement français. Duplicité des Anglais. L'Amiral Boscawen attaque deux vaisseaux français. La paix, la paix ! Les Anglais écumeurs de mer. Situation des deux partis. De Vaudreuil nouveau gouverneur. Dieskau et Braddoc amènent des renforts. Déroute des Anglais à Monongahela. Leurs faciles succès en Acadie. Mœurs des Acadiens. Le guet-apens du 5 septembre 1755. Transportation en masse. Opérations sur le lac Champlain. Dieskau victorieux, battu et fait prisonnier. Campagne d'hiver. Examen de fin d'année par un Américain.—(1749-1755).

CHAPITRE XIV.—La guerre est déclarée. Le marquis de Montcalm, commandant en chef, et ses auxiliaires. Plan de campagne chez les Anglais et chez les Français. Attaque de Chouaguen. Victoire importante, butin considérable. Ce que l'on pensait en France du Canada et de la guerre. Les idées des Anglais. Campagne de 1757. Les sauvages viennent en nombre. Attaque et prise du fort William Henry. La vérité sur le massacre de Cooper. William Pitt décide la conquête. Triste état de la colonie victorieuse. Pas de pain ni de souliers. Agiotage et concussions de Bigot et Cie. Campagne de 1758. Cinquante mille Anglais en marche. Siège de Louisbourg ; prise de la ville ; ses habitants conduits en France. Bataille de Carillon ; défaite des Anglais. Gloire au Dieu des armées.—(1756-1758.)

CHAPITRE XV.—Suite de la campagne de 1758. Frontenac détruit par les Anglais. Montcalm demande à rester parce que les affaires vont mal. Combats et retraite sur l'Ohio. La famine partout. Secours refusés. Parole de cheval. Préparatifs des Anglais. Défection des sauvages. Plan d'Amherst et de Wolfe ; mesures prises pour défendre Québec. Wolfe et les Anglais dirigés par un traître. Sommeil mal reçu. Bombardement de Québec. Combat de Montmorency. Les Anglais repoussés ravagent le pays. Amherst ne vient pas. Position critique des Anglais. Il faut en finir. Quel tort fait un déserteur. La nuit du 12 au 13 septembre. La plaine d'Abraham mal gardée et surprise. Bataille décisive. Victoire des Anglais. Mort de Wolfe et de Montcalm. Capitulation de Québec. Perte des pays du Sud. Terrible hiver. Seconde bataille d'Abraham, dernière défaite des Anglais. Invasion du Canada. Capitulation de Montréal. Fin de la domination française. Les idées de Voltaire.—(1758-1760.)

CHAPITRE XVI.—La domination anglaise. Emigration. Régime militaire. Premières mesures de rigueur. Les aventuriers et les politiciens tous fonctionnaires. Tyrannie de 40 ignorants. Programme d'apostasie. Insurrection de Pontiac et des sauvages. Enquêtes administratives. Trois systèmes en présence. La révolution américaine préserve le Canada. L'acte de Québec. Ses effets. Canadiens fidèles et Anglais révolutionnaires. Colonies américaines. Thé et papier timbré. Révolte générale. Invitation à secouer le joug des Anglais. Guerre de l'indépendance. Le Canada envahi. Carroll et Franklin à Montréal. Siège de Québec. Insuccès des Américains. Le 4 juillet 1776. Ingratitude des Anglais après le danger passé. Tyrannie du gouverneur Haldimand. Appels à la justice. Plaintes des Canadiens. L'Angleterre y répond par la constitution de 1791.—(1760-1791.)

CHAPITRE XVII.—La constitution de 1791 excite le dépit des Anglais. Ils demandent l'abolition de la langue française. Premiers débats parlementaires. La révolution française. Ses effets en Canada. Sir Robert Prescott, gouverneur et sa sévérité. Les prêtres émigrés de France viennent en Amérique. Touchante requête des Abénaquis. Efforts soutenus pour *anglifier* le pays. Cultivateurs et marchands. Résistance continue sur le terrain parlementaire. Intervention de la presse. Le *Canadien* et le *Mercury*. Sir James Craig gouverneur. Les Canadiens s'aguerrissent. Lutttes parlementaires. Rôle du conseil exécutif, toujours opposé à la Chambre. Les fonctionnaires salariés. Les mesures sévères. Prenez-vous par le bout du nez. Des juges, des juges. Pourquoi le roi ne nommera pas les curés. Craig, exécuté, est remplacé par sir Prevost. La nécessité, mère de la justice. La crainte des Américains rend les Anglais conciliants. La guerre avec les États-Unis. Campagne de 1812 mauvaise pour les Américains. Campagne de 1813 fineste aux Anglais. Danger de la colonie. L'évêque appelle les Canadiens aux armes. Leur victoire à Châteauguay arrête l'invasion. La paix (24 décembre 1814). La situation. Sir Prevost dénoncé par les Anglais, regretté des Canadiens. L'Angleterre oublie vite et ne désarme jamais.—(1791-1816.)

CHAPITRE XVIII.—Les lutttes parlementaires. Le parti anglais. Ses malversations et ses haines. Un bon gouverneur ne peut rester. La question des subsides. James Sherbrooke. Le duc de Richmond. Progrès de l'Église Catholique ; cinq évêques au Canada. Dalhousie, gouverneur, lutte pendant huit années pour l'anglicisation. Il part honni des Canadiens. Sir James Kempt, plus estimé ne réussit pas mieux. Lord Aylmer échoue à son tour. Les têtes s'échauffent, les esprits s'aigrissent. Enquêtes et commissaires. Les autres colonies s'accordent avec l'Angleterre. Le Bas-Canada seul opposant. Symptômes révolutionnaires. Lord Gosford ne peut pas les conjurer. Les troubles de Montréal. L'insurrection. Répression sanglante. Les Fils de la liberté en prison. La constitution suspendue. Le Canada soumis de nouveau au régime militaire. Lord Durham et ses rapports. L'union des deux Canadas est proclamée.—(1816-1840.)

CHAPITRE XIX.—Le gouverneur Sydenham applique la nouvelle constitution. 41 députés contre 43. Lutte pour la langue française. Les Canadiens deviennent ministres. Leur fidélité à l'Angleterre. Les révolutionnaires leur font pitié. Les libéraux indemnisent les victimes des anciennes émeutes. Les Anglais de Montréal s'insurgent et brûlent le palais du parlement. Toronto, Québec et Ottawa capitales successives. Bonne administration de lord Elgin. Franchises municipales. Rachat des droits féodaux. Université catholique à Québec. Les chemins de fer, les postes, les phares et les canaux. Le progrès par la liberté. La guerre de sécession des États-Unis hâte la fédération des colonies anglaises. Projet de constitution nouvelle. *Dominion of Canada*. La variété dans l'unité. République et monarchie. Conservateurs et libéraux. L'administration des imbéciles qui ne savent pas s'enrichir, mais font les affaires de la nation. Les annexions. Colombie britannique et Manitoba. Les Métis. Le clergé et la colonisation française. Au nord ! au nord ! Les budgets canadiens comparés aux budgets européens. L'instruction publique. La tolérance religieuse. Mœurs politique, caractère, littérature. Ni Anglais, ni Français, ni Canadiens.—(1840-1886.)

CHAPITRE XX.—Le Dominion ou Puissance du Canada. Nature de son territoire. Le climat. Divisions territoriales. Gouvernement fédéral et provincial. Instruction, éducation. Liberté religieuse. Magistrature, justice, police, armée. Hivers et étés. Les vergers canadiens et les fruits. Les terres coloniales. Systèmes de concession et mise en valeur. Les défricheurs *farmers*. Les fermes améliorées. Un ruban de 2000 kilomètres. Tarif des terres. Facilités et liberté des transactions. Pourquoi les *farmers* émigrent et vendent leurs terres. Ce que sont devenus les sauvages. Les postes, télégraphes et téléphones. Les forêts et le commerce de bois de construction. L'industrie agricole base de la richesse du pays. Etat de l'agriculture. Ses produits, ses exportations, ses progrès. Commerce, industrie, mines, navigation, chemins de fer. Notice particulière à chaque province. Avis aux émigrants. Conclusion.

CONFÉRENCES

AUX

FEMMES CHRÉTIENNES

PAR

MGR DUPLANLOUP

Evêque d'Orléans

PUBLIÉES

Par M. l'abbé F. LAGRANGE

Chanoine de Notre-Dame, Vicaire général d'Orléans.

1 vol. in-12.....PRIX : \$1.00

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE.

QUELQUES GRANDS ASPECTS DU MARIAGE CHRÉTIEN.

Après les Antiques des premières vèpres dont l'explication est terminée, je retrouve dans l'office des saintes femmes ce beau Capitule que je vous avais lu tout d'abord pour vous mettre sous les yeux comme une vue d'ensemble du mariage chrétien, mais sur lequel il sera bon de nous arrêter un peu plus aujourd'hui. Je le relis devant vous. "L'homme quittera son père et sa mère, pour s'attacher à son épouse ; et tous les deux ne feront qu'un. C'est là un grand sacrement : grand, dis-je, en Jésus-Christ, et dans l'Église. Donc que chacun de vous aime son épouse comme soi-même ; et que la femme révère son épouse." Veuillez vous souvenir que les premières paroles de ce texte sont prononcées plusieurs fois et toujours solennellement dans les saintes Écritures : par Dieu d'abord à l'origine du monde ; par Jésus-Christ ensuite dans une circonstance grave et solennelle ; le reste du texte est de saint Paul, alors qu'il instruit les Ephésiens des grands devoirs de la vie chrétienne, dans cette belle épître que je vous conseille de lire.

Si je me laissais entraîner à vous commenter ces paroles, je serais infini. Mais, voulant me borner, je me contenterai de vous indiquer ici quelques traits qui vous feront apercevoir le mariage chrétien sous certains grands aspects, bien propres à augmenter en vous le respect que vous en avez et le sentiment des devoirs qu'il impose.

En vérité, Mesdames, après avoir revu toutes choses de bien près ; après avoir repassé dans les souvenirs de ma vie tout ce que l'expérience des âmes m'a appris ; en contemplant cette œuvre de Dieu ; en voyant ce que Dieu a fait, ce que les saints et les saintes ont fait, ce que le monde lui-même a fait, je ne sais s'il y a dans la nature et la religion, sauf l'exception de la vie virgine, rien de plus grand que le mariage chrétien.

Le mariage est grand dans son institution primitive ; grand par ses destinées providentielles ; par les bénédictions qu'il reçoit de son élévation à la dignité de sacrement, par les devoirs qu'il impose,—car on est plus véritablement grand encore par ses devoirs que par ses droits,—et aussi par les vertus qu'il demande, par les souffrances qui y sont attachées, et enfin par les exemples qui sur ce point nous sont donnés. Un mot sur chacune de ces pensées.

Le mariage est grand dans son origine et son institution. C'est avant tout, l'œuvre de Dieu ; c'est Dieu même qui l'a institué ; c'est lui qui a donné la première bénédiction nuptiale ; il la donna au premier homme et à la première femme, après leur création, dans cette parfaite innocence du paradis terrestre, dans ce bonheur pur et complet des commencements du monde. Il a voulu que ce fut sa première œuvre après le grand acte de la création. Et pendant ces premiers âges de l'humanité, alors que Dieu se complaisait dans une sorte de familiarité pleine de condescendance avec les hommes, nous le voyons guidant lui-même les Patriarches dans le choix de leurs épouses, puis béni leurs mariages ; et l'on est étonné et attendri en voyant de quel bonheur inno-

cent et pur il se plaisait à entourer leurs chastes alliances.

Qui n'a admiré cette scène sublime des saints Livres où Isaac, après la mort de sa mère, reçoit l'épouse que Dieu lui envoie ? En la recevant, dit l'historien sacré, il se sentit consolé. Remarquez bien cette parole : il n'oublie pas sa mère, oh ! non ; mais sa douleur perd de son amertume, il est consolé ; et il trouve cette consolation dans l'alliance chaste et sainte que lui ménage la Providence. Voilà comment, dès l'origine, Dieu bénissait l'union des époux.

Le mariage est grand encore par sa fin providentielle, qui est de perpétuer l'œuvre même de Dieu sur la terre. Quelle destination ! Participer en quelque sorte à la puissance de Dieu ; l'aider dans son œuvre créatrice ; élever des enfants, non pour la terre seulement, mais pour le ciel ; les réchauffer longtemps près de son cœur, puis, les élever de là jusqu'à Dieu et à l'éternité, non, rien n'est plus grand ! Rien de plus grand que Dieu ; mais, après lui, rien de plus grand que ses auxiliaires, les époux chrétiens ; rien, dans ce qui est de la terre, ne leur est comparable. Aussi tout a passé, tout a péri, tout a été renversé dans le monde : l'autorité paternelle et maternelle seule ne l'a pas été ; et il devait en être ainsi, car c'est là une institution immédiate de Dieu.

Le mariage est grand par les bénédictions qu'il reçoit, et je ne crains pas d'ajouter : qui lui sont dues. Je l'ai dit bien des fois aux mères chrétiennes : Vous êtes associées, Mesdames, à la puissance de Dieu ; et de la manière la plus douloureuse, et cela non pas pour un jour, mais quelquefois même pour tous les jours de votre vie. Ne perdez pas vos avantages, j'oserais presque dire vos droits sur Dieu ; et quand vous avez à le prier, priez humblement sans doute, mais en toute confiance ; n'oubliez pas que vous avez des droits que d'autres n'ont pas, et que Dieu s'est obligé à vous donner ce qui est nécessaire à l'accomplissement de vos grands devoirs.

C'est-à-dire, Mesdames, que du jour où il vous fait mères, où, par la vertu de la bénédiction nuptiale, il vous charge d'élever vos enfants, Dieu s'oblige à vous faire participer à ce qu'il y a en lui de plus divin ; la puissance, l'autorité, la sagesse, l'amour qui sont en Dieu doivent se retrouver aussi dans le père et dans la mère. C'est là la bénédiction qu'il vous a promise. Aussi quand vous êtes dans des situations délicates, difficiles ; que la lumière vous manque, que vous ne savez quelle conduite tenir, adressez-vous à Dieu avec une foi qui n'hésite pas ; dites-lui hardiment : Je vous demande, ô mon Dieu, la sagesse, la force, l'amour ; le cœur d'une mère en a besoin ! Le secours divin ne peut vous faire défaut.

Le mariage est grand par la grâce qu'il tient de son élévation à la dignité de sacrement. Toutes les plus saintes lois avant Jésus-Christ, avant le christianisme, avaient été violées, foulées aux pieds ; le mariage lui-même, longtemps respecté chez tous les peuples, et consacré dans chaque religion par une cérémonie solennelle, avait fini par être dégradé comme tout le reste. Jésus-Christ vient, et tout à coup, sous sa main et par la vertu de sa bénédiction puissante, le mariage a retrouvé la dignité, la grâce, l'inviolabilité de l'institution primitive : la femme est relevée de l'abjection effroyable dans laquelle l'égoïsme de l'homme l'avait plongée ; Jésus-Christ fait d'elle ce que Dieu en avait fait à l'origine, l'épouse en quelque sorte, la compagne, l'aide, la conseillère de l'homme. Et vous avez remarqué dans quelles circonstances de sa vie publique Notre-Seigneur fait son premier miracle : c'est au début de sa mission ; c'est en faveur de jeunes époux vertueux. Ce fut un beau et touchant spectacle que de le voir à Cana honorer d'abord de sa présence ces noces innocentes, ajouter ainsi au bonheur de leur fête, et nous montrer que les joies simples, pures de la famille sont dignes de ses bénédictions. Puis, bientôt après, élevant cette alliance à la dignité la plus haute, lui imprimer un nouveau et plus auguste caractère, et en faire, comme du Baptême, de l'Ordre, un sacrement de la loi évangélique ; en un mot consacrer à ce point la vertu conju-

gale, qu'elle devient une partie de la religion; la protéger contre l'impatience et le caprice des passions par la puissance des lois les plus saintes; y attacher des grâces que l'expérience de quarante siècles avait montrées nécessaires, et la fonder enfin à jamais dans l'unité, l'indissolubilité, la sainteté.

Comme, devant ces hautes révélations, la frivolité humaine paraît misérable! Comme on goûte, à cette lumière, cette grande parole de saint Paul: "Le mariage est honorable et saint; c'est un grand sacrement en Jésus-Christ et en son Eglise." Oui, car c'est l'image de l'alliance de Jésus-Christ, l'époux immortel des âmes, avec l'Eglise, la mère des âmes.

Grand par la grâce du sacrement, le mariage est grand encore par les devoirs qu'il impose. Car, je le répète, l'homme est grand plus encore par les devoirs qui lui sont imposés, que par les droits dont il est investi. Bourdaloue a sur les devoirs du mariage deux beaux sermons, que je vous ai déjà signalés, que je vous signale encore; leur lecture serait pour vous pleine d'enseignement. Quant à moi, je ne puis ici que vous donner rapidement quelques indications; sans donc entrer dans plus de détails, j'appelle en particulier votre attention sur trois vertus, qui vous sont absolument nécessaires pour remplir tous ces devoirs; ces vertus sont: le dévouement, la constance, la patience.

Et d'abord le dévouement: je ne dis pas seulement l'amour, dont le nom et la chose ont été si souvent profanés; je dis le dévouement dans l'amour, dévouement sérieux, solide, durable; qui renferme ce qu'il y a de sacré, de vénérable, de divin dans l'amour; dévouement qui n'est pas l'amour pour soi et pour un jour, avec l'oubli quelquefois des devoirs les plus essentiels, et des abaissements sans mesure; mais dévouement et amour qui est l'abnégation, l'immolation de soi, de ses goûts, de ses désirs, de ses volontés, pour le bien de celui qu'on aime: voilà le fondement véritable de la vie conjugale, où se rencontrent des douleurs et aussi des joies sans fin.

Avec le dévouement il faut encore la constance, une constance immuable, qui persévère toujours, toujours: voilà la grande vertu; et quand elle se rencontre dans une âme, c'est une grande âme.

Mais ce n'est pas tout: et il faut quelque chose de plus; il faut la patience. Avec cette mobilité, ce caprice du cœur humain, il faut la patience dans la constance et le dévouement; car, il est nécessaire de le dire, l'homme et la femme sont imparfaits! Le charme, l'enivrement des premiers jours n'a qu'un temps; il faut au bonheur domestique une base moins mobile; il faut qu'un sentiment fugitif s'ajoute à l'immuable devoir; il faut en d'autres termes la patience; sans la patience, l'homme et la femme étant ce qu'ils sont, la malaise bientôt se produit, le dégoût arrive, le caprice le suit, et alors tout court risque de s'évanouir dans des misères sans nom.

Et savez-vous, Mesdames, ce qui sauvegarde le plus cette constance, cette patience dans l'amour et le dévouement? C'est la parfaite fidélité; et ce qui, au contraire, en est la ruine certaine? C'est l'infidélité. Ah! si le devoir vous pèse, si une affection étrangère et coupable se glisse au lieu et place de l'affection promise et jurée, que voulez-vous qui subsiste? Sur quoi appuyer la patience et la constance? C'est la base même qui fait défaut: tout s'écroule. Alors, cette douce vie conjugale où Dieu avait voulu placer le plus pur et le plus sûr bonheur de l'homme devient un joug que le caprice et la passion cherchent à secouer. Mais le caprice et la passion, qu'est-ce que c'est? Illusions d'une heure, qu'attendent d'inévitables et cruels désenchantements. Bénissez Dieu de n'avoir point posé la félicité humaine sur une base aussi croulante, sur ce sable mouvant, mais sur le devoir et la vertu, fondement solide, roc immuable.

J'ai dit enfin que le mariage est grand par les souffrances qui s'y rencontrent. Je vous ai cité déjà cette parole de Fénelon: "Il n'y a pas dans toute l'humanité de douleurs plus cruelles que celles qui sont préparées par les plus

heureux mariages." Et moi je vous assure à mon tour, après avoir connu, vu de près les destinées humaines, que cette parole est la vérité même. Non, je n'ai pas rencontré sur mon chemin de plus cruelles angoisses! Que dire, en effet, de la perte d'un enfant? C'est là une de ces douleurs que rien n'apaise. C'est Rachel, dit l'Ecriture Sainte, qui ne veut pas être consolée, parce que ses enfants ne sont plus. J'ai vu des mères à qui la mort venait d'enlever un enfant; j'ai entendu sortir de leur cœur un tel cri, qu'après vingt, trente ans, il retentit encore à mon oreille, et remue tout mon être. Il y a des femmes que je ne puis rencontrer sans qu'elles me redissent encore, les yeux pleins de larmes, le nom d'une fille qu'elles ont perdue depuis des années et des années. Ah! c'est qu'il y a dans le cœur, dans les entrailles d'une mère, je ne sais quoi, que Dieu sait, mais qui demeure inconsolable et à jamais brisé; il reste là un déchirement qui ne peut se guérir ici-bas, une plaie que le temps ne ferme point. Qu'est-ce? je ne sais: quelque chose de mystérieux qui, froissé, broyé par les douleurs de la terre, ne se remet bien que dans une vie meilleure.

Quel déchirement n'est-ce pas encore que la mort d'un époux! Voyez sainte Elisabeth de Hongrie: quand on lui apprend la mort de son mari, elle s'échappe et se précipite au fond de son palais, désert parce qu'il n'y est plus, paraissant comme hors d'elle-même et ne sachant que répéter: "Mort! mort! mort!"

La fille aimée de sainte Chantal, la jeune baronne de Thorens, lorsque saint François de Sales vient lui apprendre la mort de son époux, pousse ce cri, un des plus touchants qui soient jamais sortis du cœur d'une femme: "Mon Dieu, que m'avez-vous fait?"

Et pourtant il faut s'y attendre; plus il y a de vertus, plus il y a de bonheur, dans une chrétienne union, plus aussi la séparation est pénible à la dernière heure. C'est là une des grandeurs du mariage: on y souffre! la suprême dignité est dans la souffrance, Mesdames; elle est là surtout!

Et maintenant j'achève, car cet entretien s'est trop prolongé. Je ne dirai qu'un mot sur cette dernière pensée: le mariage est grand dans les admirables modèles de saintes femmes qui voussont offerts. Oh! quelles femmes, quelles veuves la religion a formées! Je me rappelle que M. Villemain, dans son beau livre *Eloquence chrétienne au quatrièze siècle*, cite, à la louange des femmes chrétiennes, une belle parole du rhéteur Libanus sur la mère de saint Jean Chrysostôme. Ayant perdu son mari à vingt ans, cette jeune femme se voua à la sainteté du veuvage pour se consacrer tout entière à l'éducation de son fils. Quand Libanus l'apprit, il joignit les mains en pleine assemblée et s'écria, dans un sentiment d'admiration causée par l'impuissance du paganisme à imiter de pareils dévouements: "Quelles femmes il y a parmi ces chrétiens!" Sainte Hélène, sainte Clotilde, sainte Elisabeth de Portugal, sainte Elisabeth de Hongrie, sainte Jeanne de Chantal, la baronne de Thorens, Mme Acarie, et tant d'autres, ce sont là d'admirables modèles pour vous, Mesdames. Bien que plusieurs aient été sur le trône, les vertus qui brillent en elles sont surtout des vertus domestiques; et ces vertus-là sont les plus solides; elles font encore la gloire des princesses et des reines.

Voilà les quelques pensées que je voulais, ce matin, vous présenter sur ce grand sujet.

Je me reprocherais, avant de terminer, de ne pas ajouter un mot; il est nécessaire, pour expliquer en sa juste mesure ce que je vous disais en commençant, que rien, dans la nature et la religion, n'est plus grand que le mariage chrétien. Sans rétracter cette parole, au sens où je l'ai entendue et où vous avez dû la comprendre, je dois néanmoins ajouter qu'il y a quelque chose encore au-dessus: c'est le sacerdoce de Jésus-Christ; puis aussi, la sainte virginité. Jésus-Christ et saint Paul le déclarent d'une manière formelle. Saint Paul dit que la virginité est un état meilleur, c'est-à-dire plus parfait, plus excellent en soi; et Notre-Seigneur, que

ce n'est pas là sans doute la voie de tous, ni même du plus grand nombre, mais que bienheureux sont ceux qui ont ici des oreilles pour entendre et un cœur pour sentir.

VIENT DE PARAITRE

LE LIVRE
DES PSAUMES

TEXTE LATIN

ET

TRADUCTION FRANÇAISE, AVEC NOTES

PAR

M. l'Abbe GLAIRE.

APPROUVÉE PAR LA COMMISSION D'EXAMEN NOMMÉE PAR

LE SOUVERAIN PONTIFE

AVEC INTRODUCTION ET QUELQUES NOTES NOUVELLES

Par N. l'Abbe VIGOUROUX

Suit les cantiques de Laudes et d'une table liturgique.

1 petit vol. in-12, 576 pages, beau papier teinté, broché, 75 cts, relié toile, tranche rouge, 81,00.

Le Livre des Psaumes est après le Nouveau Testament le livre le plus répandu parmi les fidèles. Et comment en serait-il autrement? N'est-ce pas Dieu et l'homme en face de Dieu qui est le sujet ordinaire des Psaumes? N'est-ce pas Dieu dans sa grandeur, sa bonté, sa miséricorde, ses bienfaits, sa justice; l'homme dans sa faiblesse, sa misère, ses infirmités et le besoin qu'il a du secours de son Créateur, qui en est le caractère essentiel?

Il manquait une édition, qui tout en restant portative, contiendrait avec le texte latin et la traduction française des notes et une introduction suffisamment étendues pour que l'interprétation des passages obscurs fût rendue plus facile.

C'est le but que l'on a cherché à atteindre en publiant cette édition, dont la traduction est empruntée à la Bible de M. l'Abbe GLAIRE, la seule qui, par la haute approbation dont elle est revêtue, présente toute garantie.

Le volume se termine par les Cantiques de Laudes et une Table liturgique des Psaumes et des Cantiques.

VIE

DE

DOM MARIE-AUGUSTIN

(MARQUIS DE LAPOUZE)

Premier Abbé de la Trappe de N.-D. des Dombes

PAR

J.-M. VILLEFRANCHE.

1 Vol. in-12, Prix 75c.

PREFACE

Un jour saint Bernard errant autour de Clairvaux, plongé dans le recueillement et la prière, absorbé par les préoccupations de son zèle, eut une étrange et prophétique vision.

Il lui sembla voir descendre des montagnes voisines une foule immense dont les flots couvraient les collines et les vallées. Tous les rangs de la société s'y trouvaient confondus: habits brodés de l'opulence, haillons de la misère, soutane du prêtre, froc du moine, sarran du paysan, uniforme du soldat; et la foule se hâtait, toujours plus nombreuse, comme une armée d'invasisseurs; elle accourait se renouvelant sans cesse comme les vagues de la mer que pousse un vent impétueux; elle pressait vers le saint monastère comme pour donner l'assaut à ses murailles. Et Bernard, haletant d'étonnement et de joie, tendait les bras,

dilatant son cœur pour recevoir ce peuple immense qui se donnait à lui afin de se donner à Dieu. Oui, venez, venez tous! Venez de l'Orient, venez de l'Occident, venez du Midi et du Septentrion; venez, princes, déposer votre couronne; venez, guerriers, déposer votre épée sanglante; venez, justes, avec vos moissons de mérites; venez, pécheurs, avec votre fardeau de crimes; venez, heureux de la terre, goûter le véritable bonheur; venez, malheureux de ce monde, savourer les célestes consolations; venez, savants, vous initier à la véritable science, la science de la croix; venez, ignorants, vous abreuver aux sources des lumières évangéliques; venez tous, Bernard, vous attend, il vous appelle, il vous tend les bras, il vous ouvre son cœur; venez à lui pour aller à Dieu!

La prophétique vision s'accomplit. Ils vinrent tous; ils vinrent si nombreux et si pressés que l'enceinte agrandie du cloître de Clairvaux ne pouvait les contenir, et qu'à chaque instant Bernard, après les avoir accueillis, formés, pénétrés de l'esprit de saint Benoît, leur rouvrait les portes trop étroites et les envoyait essaimer ailleurs les purs merveilles de la perfection évangélique.

En quelques années Clairvaux fonda jusqu'à cent dix-neuf monastères émanés de son trop-plein et creés à son image.

Ce spectacle était beau, mais il n'avait rien de bien surprenant. On était alors aux siècles de foi; le monde se mouvait dans le surnaturel comme dans son élément; la loi du Christ inspirait toutes les lois civiles et dirigeait toutes les consciences.

Mais voir renaitre et en quelque sorte pulluler la vie monastique au sein de notre société déchristianisée; mais voir fleurir l'aride désert moral que nous ont fait le positivisme et l'athéisme, c'est un spectacle plus admirable encore.

Il n'est point rare cependant. Les Chartreuses, les Trappes et les Couvents de toutes dénominations, dont il ne subsiste plus un seul après la grande tourmente révolutionnaire, ont de nouveau, aux premiers rayons de paix et de liberté, surgi de ce sol si profondément imprégné de spiritualisme; tellement que la secte qui gouverne le monde sous le masque du libéralisme, a été amenée à mentir à tous ces principes et à faire appel aux lois d'exception et même à la violence brutale, pour arrêter un mouvement dont elle s'effraye.

L'étude de ces phénomènes d'une vocation de moine et d'une fondation de monastère, double et absolue antithèse de l'esprit contemporain, devait donc nous séduire comme un étrange et curieux problème, et nous l'avons acceptée avec empressement lorsqu'elle nous fut proposée.

Puis, à mesure que se déroulaient sous nos yeux les lettres et documents, nous nous sommes sentis de plus en plus intéressés, émus, captivés par cette noble et suave figure de gentilhomme sous le froc, par cette vie de pénitence volontaire vécue en plein sensualisme, par cette activité de reclus régénérant le pays de sa réclusion et répandant au loin la salubrité et le progrès agricole.

Un autre que nous avait accepté d'abord la tâche de cette étude. Observateur sagace non moins qu'habile écrivain, M. le chanoine François Martin y aurait apporté une pénétration que nous ne saurions nous flatter d'avoir; mais la mort l'a enlevé au moment où, après de longues hésitations, il allait prendre enfin la plume. Les successeurs de Dom Marie-Augustin n'ont pas voulu que l'entreprise fût pour cela abandonnée et le souvenir de leur bien-aimé fondateur livré à l'oubli.

Seulement, dans ces atermoiements, dix-sept ans se sont écoulés et bon nombre des compagnons et amis du saint moine, témoins de sa vie ont disparu.

Dix-sept ans, qu'est-ce que cela dans la mémoire d'un peuple? Si les peuples étaient capables de reconnaissance, le nom de Dom Augustin, après ces dix-sept ans, se trouverait encore dans toutes les bouches, autour de son monastère, et son portrait dans toutes les chaumières... Bannissons les illusions et ne demandons pas à la pauvre humanité plus qu'elle ne peut donner.

Mais l'Eglise n'est point oublieuse et la patrie ne doit point l'être.

Il reste encore de pieux fidèles qui aiment à recueillir tout ce qui est capable d'éduquer ; il reste des Français intelligents qui comprennent qu'honorer les belles actions dans le passé, c'est les encourager dans l'avenir.

Pour le succès de ce livre, nous avons compté sur les uns et sur les autres, non moins que sur la piété filiale des enfants de Dom Augustin.

Et si parmi les lecteurs de cette biographie il s'en trouve un seul qui y rencontre une heureuse inspiration et la résolution pratique d'imiter, dans la mesure de sa vocation et de ses forces, l'esprit de renoncement, de dévouement, de charité chrétienne : notre travail sera largement récompensé.

L'Église eut des apôtres et des martyrs pour vaincre le sensualisme gréco-romain ; de grands papes, de grands évêques et de grands moines pour civiliser les barbares après l'invasion ; des moines encore, prêcheurs et mendiants par choix, pour adoucir les passions antisociales des Albigeois ; des moines soldats pour arrêter l'Islamisme ; des moines humanistes et savants pour confondre la fausse sagesse moderne, et pour l'attendrir, des légions de Sœurs de Charité et de Frères instituteurs ; bref, pour chaque nouvelle plaie à guérir, l'Église a trouvé de nouveaux moyens dont la forme change, mais dont le fond est toujours le même : l'oubli de soi par l'amour de Dieu et du prochain ;

Toujours des hommes et des femmes affamés de sacrifice, en un mot toujours la sainteté.

Si, à son tour, notre société révolutionnaire, instable uniquement parce qu'elle a posé ses bases en dehors de Dieu, doit être sauvée, à son tour elle verra, du milieu de ses ruines, surgir des saints.

Domine, mitte nobis sanctos : Seigneur envoyez-nous des saints !

Ce devrait être notre cri de tous les jours et de toutes les heures. Peut-être finirait-il par percer le ciel.

Et il lui ferait violence, infailliblement, si chacun de nous y joignait quelques efforts personnels pour se rapprocher de la sainteté.

J.-M. VILLEFRANCHE.

— LE —

SAVOIR-FAIRE

ET LE

SAVOIR-VIVRE

DANS LES DIVERSES CIRCONSTANCES DE LA VIE

GUIDE PRATIQUE

DE LA VIE USUELLE

A l'usage des jeunes Filles

PAR

Mlle CLARISSE JURANVILLE

AUTEUR DES DIVERS OUVRAGES CLASSIQUES

Economie domestique : Ménage, cuisine, Recettes utiles.

Hygiène : Soins des malades, Remèdes usuels.

Éducation : Convenances sociales, Usages, Bon ton, Politesse.

1 vol. in-12 relié.....Prix : 40 cts.

PORTRAIT DE LA FEMME DE MÉNAGE, TRÉSOR DE LA FAMILLE.

Elle est rude, il faut en convenir, la vie de l'homme et de la femme dans les familles populaires. Sans parler de ceux chez qui la maladie, le chaumage et tant d'autres causes amènent la misère et son triste cortège, quel mal a dû se donner une famille d'honnêtes ouvriers, simplement pour vivre, et à plus forte raison pour arriver, partant de rien, même à la plus modeste aisance ! Cela se voit tous les jours ; et dans notre société moderne,

où les ressources sont plus nombreuses, cela se voit que de braves ouvriers, de bons cultivateurs, de petits commerçants parviennent, tout en élevant leur famille et en établissant leurs enfants, non pas à l'opulence, du moins à un modeste avoir, qui les garantit des privations de l'indigence et des soucis de la vieillesse. Mais que d'années il leur a fallu ! Quel assidu travail ! Quel ordre ! Quelle économie ! Quelle somme de vertus chez le père et la mère ! La preuve, ce sont tant d'autres ouvriers partis du même point, placés dans les mêmes conditions, mais qui ne sont arrivés à rien : pourquoi ? Le hasard, la chance, comme on dit, sont des mots vides de sens qui n'expliquent rien. La raison, l'unique raison le plus souvent, c'est qu'il y avait là un bon ouvrier sans doute, honnête et laborieux, mais aussi une femme pourvue de ces habitudes et de ces vertus que je déclare si nécessaires.

C'est surtout dans l'intérieur des familles populaires que l'importance de la femme est immense. C'est elle, dit Mgr Dupanloup, plus encore que l'homme, qui fait les bonnes ou les mauvaises maisons. Et d'abord, comme il arrive souvent, si l'état de son mari l'occupe et lui prend une partie plus ou moins considérable de son temps, quel surcroît d'activité ne lui faut-il pas pour venir à bout elle-même, et du ménage qu'il importe de tenir toujours propre et bien rangé, et des soins qu'exigent les enfants, et de ce que réclame de sa coopération nécessaire l'état de son mari ? Quand on réfléchit aux choses et qu'on se met à la place de ces femmes, de ces braves mères de famille, qu'on les suit dans leur laborieuse journée du matin au soir et qu'on voit, par le détail, tout ce qu'elles viennent à bout de faire, la prière dite et la petite toilette achevée, le ménage en un clin d'œil arrangé et bien arrangé ; toutes choses à leur place, et bien nettes, propres et luisantes ; le repas du mari et des ouvriers apprêtés à point ; le mari, les enfants toujours proprement mis, jamais les vêtements déchirés ; la modeste garde-robe du père, de la mère, des enfants parfaitement tenue, et le linge aussi ; en un mot, rien en souffrance dans la maison ; et de plus, le mari aidé dans son travail comme il doit l'être ; toutes choses à la fin de la journée et de la semaine se trouvant faites, et cela sans le secours d'aucune *bonne*, d'aucune main étrangère : je dis que c'est admirable et que la belle dame, comme on en voit trop, dont la toilette est la grande affaire et absorbe tout le temps, oisive, ennuyée et ennuyeuse toute la journée, n'est pas comparable, malgré ses atours, en fait d'honorabilité et de respectabilité, à cette humble femme en robe de laine ou d'indienne. Et tandis que la belle dame dont je parle, paresseuse et vaniteuse, idolâtre d'elle-même, n'ayant rien dans sa tête et dans son cœur n'est, en somme, et malgré son esprit, qu'une femme inutile ; je dis que la femme du peuple dont j'ai esquissé la journée, la semaine, l'année, la vie tout entière, est digne d'un respect infini : je dis qu'il y a là un fond et un déploiement de vertus cachées merveilleux, et que la femme qui agit et travaille ainsi doit avoir et a effectivement dans son âme, dans son cœur, dans sa conscience, des trésors. Elle les a, sans doute parce que Dieu lui en a donné le germe, mais nécessairement aussi parce qu'une honne éducation et de bonnes habitudes contractées dès l'enfance, sous l'œil d'une excellente mère, les a développés et conservés.

PORTRAIT DE LA FEMME DE MÉNAGE, RUINE DE LA FAMILLE.

Supposez une femme mal élevée, nullement formée dans sa jeunesse au travail, à l'activité, à l'ordre, à la propreté, à l'économie, craignant sa peine, ne sachant pas employer son temps, ni se mettre à chaque chose l'une après l'autre, avec entente et promptitude, laissant le temps et les heures lui glisser entre les doigts ; alors elle n'arrive à rien ; et même quand l'état de son mari ne l'occupe pas, elle ne vient pas à bout de ce qui est à faire dans son ménage ; il lui faut une *bonne*, dont l'entretien enlève les petits profits du métier ou du commerce ; ni l'extérieur de la maison ni l'intérieur ne sont ce qu'ils doivent être ; les habits, le linge non raccommodés s'en vont ; et si, ce qui pourtant est quelquefois indispensable, il faut faire venir des

ouvrières, nouvelles dépenses qui, souvent répétées, font à bout de l'année une brèche considérable au petit budget ; en outre, le mari n'étant pas aidé comme il conviendrait, sa clientèle en souffre et sa bourse aussi. Que serait-ce, grand Dieu, si cette femme avait la prétention d'être une dame, si elle aimait la toilette, les visites, le bavardage ! Ce ne serait pas seulement l'aisance devenue impossible, ce serait inévitablement et bientôt la négligence, le désordre, mille choses en souffrance ; puis les dettes, puis le déclin de la maison, l'ouvrage plus rare, les pratiques écartées ; puis la ruine, même quand le mari serait bon ouvrier et honnête homme : inévitablement aussi, le mécontentement habituel du mari, les plaintes, les querelles, la discorde. Avec une autre femme, cet homme aurait fait honneur à ses affaires, il aurait fait instruire et placé ses enfants, il aurait gagné pour ses vieux jours de quoi vivre modestement ; avec cette femme n'ayant ni les sentiments, ni les vertus ni les habitudes qu'il faudrait, rien ne lui a été possible, il n'est arrivé qu'à la misère à la fin de sa vie.

LES

USAGES DU MONDE

OU CE QUI SOBSERVE

DANS LA BONNE COMPAGNIE.

PAR

M. TH. BURGEAU,

AUTEUR DE la vie vraiment méritoire au milieu du monde, de la Conversation chrétienne dans la bonne compagnie, etc., etc.

1 Vol. in-18. Prix 40c.

CHAPITRE Ier.

DE LA POLITESSE.

La politesse est l'art de ne choquer aucune bienséance, de ne heurter aucune opinion, de ne blesser ni humilier aucun amour-propre, de ne manquer à aucun devoir de société, et de savoir rendre chacun content de soi et des autres.

La politesse se compose de nuances délicates et variées à l'infini, de rien charmants, de mots qui paraissent très-simples et qui cependant, placés à propos, sont le résultat d'un esprit prompt à saisir le côté flatteur d'une chose et habile à la faire valoir par une expression heureuse. Une personne sans esprit, mais polie, parle et agit dans le monde très-convenablement pour toutes choses de bienséance. La politesse est une grâce séduisante qui met en harmonie parfaite les paroles, la voix, les regards ; c'est l'expression vraie de la bonté du cœur, par conséquent c'est quelque chose d'enchanté qui plaît et qui captive par des charmes invisibles ; et pour tout dire en un mot, c'est l'art de plaire en paroles et en action.

Il est donc vrai de dire que la politesse n'est pas une grâce vaine, trompeuse et purement extérieure ; c'est le reflet d'une âme bonne et vertueuse. Ainsi un villageois d'un air grossier, ridicule même avec ses compliments importuns, s'il a un cœur bon et un esprit réglé, est, au fond, plus poli qu'un élégant mondain qui, sous des formes accomplies, cache un cœur ingrat, injuste et incapable de toutes sortes de dissimulations et de bassesses.

Nous avons dit que la vraie politesse était l'expression sincère de la bonté du cœur ; aussi les manières douces, aimables, prévenantes, doivent-elles venir du cœur : autrement elles ne seraient plus qu'un masque hypocrite qui déroberait un instant aux regards les sentiments intérieurs qui bientôt se trahissent au dehors.

Ainsi n'imitiez pas ces personnes esclaves des règles de l'étiquette et qui n'agissent que par le seul désir de passer pour ne jamais manquer aux usages et aux convenances du monde. Ecoutez-les parler : à tous ceux qu'ils rencontrent, c'est le même langage, les mêmes protestations d'amitié, d'intérêt, de profond respect, de dévouement sans bornes.

Malheureusement on ne tarde pas à

comprendre que leur cœur dément leurs paroles, et bientôt leur monnaie courante n'a plus cours.

La politesse extérieure nous apprend plutôt à donner un brillant vernis à nos paroles et à nos manières qu'à nous rendre bons. La politesse du cœur, au contraire, est cette source féconde et heureuse où nos manières vont prendre cette souplesse et cette douceur qui captivent et qui entraînent. La politesse du cœur, qui est la vraie politesse, touche à la vraie charité : aussi, voilà pourquoi les personnes vraiment polies sont toutes disposées à devenir charitables, si elles ne le sont déjà.

Ce qui doit vous encourager à être poli, c'est que la politesse trouve un appui dans les vertus les plus éminentes de la religion : l'humilité, la charité et l'esprit de mortification et de pénitence. Et en effet, d'abord la politesse demande qu'on ne parle jamais de soi et qu'on s'oublie : voilà l'humilité. En second lieu la politesse demande qu'on s'occupe toujours des autres et qu'on les prévienne en tout : voilà la charité. Enfin la politesse demande qu'on fasse parfois des sacrifices pénibles et ennuyeux : voilà l'esprit de pénitence et de mortification.

Celui qui exerce ainsi la politesse pratique des vertus bien méritoires aux yeux de Dieu et des hommes.

Les airs hautains, les manières impérieuses sont le partage des parvenus ; ils veulent dominer ceux dont, hier encore, ils étaient les égaux. Les gens bien nés, au contraire, ne veulent pas la compromettre en affectant des airs insolents qui font toujours mépriser celui qui se les permet.

Soyez donc poli, mais n'oubliez pas que, pour mériter la réputation d'homme poli, il faut l'être toujours, l'être partout et envers tous, envers son père, sa mère, sa femme, son frère, sa sœur, ses enfants, ses égaux, ses inférieurs, ses domestiques.

D'abord la politesse de famille est indispensable au bonheur domestique. Ainsi le mari doit être déférent, empressé, plein d'égards et affectueux pour sa femme ; la femme doit éviter d'être querelleuse, maussade, elle doit avoir toujours la sérénité sur son front, et tous les deux ils doivent chercher à se plaire en tout. Ils doivent traiter leurs enfants avec bonté et avec douceur ; et les enfants, à leur tour, doivent être empressés, pleins d'attentions délicates et d'affection respectueuse pour leur père, leur mère et leurs grands-parents. Enfin les enfants entre eux doivent être toujours convenables, prévenants, sans jalousie ni rivalités ; le frère doit être plein d'égards pour sa sœur et la faire respecter partout et par tous.

Envers vos égaux soyez poli toujours, car si l'amitié arrive quelquefois au trot, la politesse la fait fuir au galop.

Dans la vie facile, on est assez disposé entre hommes à se tutoyer ; il ne faut pas vous prêter à ces manières ; elles sont de mauvais goût. Ne tutoyez jamais que vos amis les plus intimes ; laissez cette habitude à quelques hommes libres, à quelques artistes des petits théâtres ou à ceux qui visent à la république en France.

Un écrivain célèbre du jour a dit en parlant du tutoiement : c'est un faux semblant d'amitié qui n'empêche pas de s'enivrer, de se haïr et de se mépriser.

Soyez également poli dans le commandement et soyez bien persuadé que c'est la meilleure manière de rendre vos inférieurs dévoués et prévenants pour vous.

N'imitiez pas les Anglais, ils n'ont pas le temps d'être polis. Le duc de Lauraguais disait, à son retour de la Grande-Bretagne : Je n'ai trouvé que l'acier de poli dans ce pays.

La politesse ne fait jamais déroger, quelle que soit l'élevation du rang que l'on occupe. Au château de Versailles, Louis XIV, passant un matin dans un appartement peu fréquenté, vit un ouvrier cherchant en vain à fixer une échelle sur le parquet glissant. Le grand roi, voyant son embarras, vint lui-même tenir le pied de l'échelle, pendant que l'ouvrier en gravissait les degrés, et cette politesse de Louis XIV n'a jamais abaissé Sa Majesté.

Ce que vous éviterez avec le plus grand soin, ce sera l'impolitesse : personne n'ose et ne veut fréquenter l'homme impoli ; on le fuit ou on l'évite, car il est désagréable pour tout le monde. Voyez-le,

en effet, dans un salon : il est sans gêne et sans façon ; il prend le coin de la cheminée, il arrange le feu sans que l'on en prie sans s'occuper de ceux qui entrent et de ceux qui sortent ; il n'a d'égards pour personne, ou il cause familièrement avec des gens qu'il n'a jamais vus.

Si la politesse a, comme la douceur, une puissance d'attraction irrésistible, l'impolitesse produit l'effet contraire, elle repousse. Nous avons connu un magasin dans une grande ville où tout le monde se portait en foule. Et qui donc attirait ainsi cette nombreuse clientèle ? Ce n'était pas seulement la confiance qu'inspirait le négociant, c'était son exquise politesse pour tout le monde : aussi fit-il en peu de temps une fortune rapide. Il céda son magasin à un jeune homme intelligent sans doute, mais qui malheureusement manquait de politesse : aussi qu'arriva-t-il ? C'est que rapidement la clientèle se retira, et bientôt la ruine fut complète.

Nous devons tous avoir des égards les uns pour les autres ; quand nous avons à répondre ou à adresser la parole à quelqu'un, il faut, si nous ne voulons manquer aux règles de la politesse, employer certaines formules consacrées par l'usage et adoptées par les personnes de la bonne compagnie. Nous vous ferons connaître seulement quelques-unes de ces formules, ne voyant pas répéter ici ce que nous avons dit déjà dans notre ouvrage *la Conversation chrétienne dans la bonne compagnie, ou Ce que doit être notre langage dans le monde*.

Ainsi, quand vous acceptez quelque chose, ne dites pas sèchement *Merci*, mais *J'ai l'honneur de vous remercier* ; *Je vous salue*, mais *J'ai l'honneur de vous saluer*. Ne dites pas *J'irai vous voir*, je vous l'ai dit, mais *J'aurai l'honneur d'aller vous voir*, comme *j'ai eu l'honneur de vous le dire*, etc. etc.

Les Grecs et les Romains avaient des réponses courtes, laconiques ; ils s'adressaient souvent la parole par des monosyllabes : ainsi ils disaient *Nequaquam... Utique... Salve... Vale* ; mais nous, nous serions impolis si nous répondions aussi brièvement ; nous ne pouvons pas même dire *Oui* ou *Non* tout court ; il faut accompagner ces monosyllabes des mots *Monsieur, Madame* ou *Mademoiselle*, et même, si vous parlez à une personne titrée, vous ajoutez sa qualité ou son titre, et vous dites : *Monsieur le président, Monsieur le marquis, Madame la comtesse*, sans toutefois le répéter trop souvent, à moins que vous ne soyez tout à fait un inférior.

Quand vous avez à répondre négativement à une question, ne vous contentez pas de dire : *Non, Monsieur, Non, Madame* ; lâchez d'adoucir ce qu'il y a de trop dans cette négation : ainsi, par exemple, une personne vous offre quelque chose ; si vous croyez ne pas pouvoir accepter, ne répondez pas : *Non, Monsieur, Non, Madame*, mais *J'ai l'honneur de vous remercier*.

Ne dites jamais *Donnez-moi cela, Prêtez-moi cela*, mais *Auriez-vous la bonté, l'aimable obligeance de me prêter, de me donner cela ?*

En un mot, pour être poli dans votre langage, il faut que toutes vos expressions soient toujours convenables, et qu'elles ne choquent en rien la susceptibilité de personne.

AUX MESSIEURS DU CLERGE

Nous offrons en vente des cartons portant les formules de l'administration du sacrement de Mariage avec la bénédiction nuptiale et les exhortations en français. C'est quelque chose de nouveau en ce pays et de très commode, car alors le célébrant n'a aucun besoin de recourir au Rituel ou au Missel pour faire les mariages.

Cette publication porte l'imprimatur de l'autorité religieuse.

Prix : 50 cts, franco.

LÉGENDES

DE

TOUS PAYS

(LES ANIMAUX)

PAR

ALEX. DE LAMOTHE

NOUVELLE ÉDITION

1 Vol. in-12..... Prix : 75.

C'était un brave homme que Pedro Morégno, un brave homme, mais pas riche, car pour toute fortune il ne possédait qu'une hutte de charbonnier sur la lisière de la forêt de la Ronda, et dans cette hutte rien autre chose qu'une table boiteuse, quelques écuelles de terre, une pile de sacs à charbon, deux haches qui n'étaient plus neuves, tant s'en faut, et un âne gris ayant quatre pieds comme la table, mais encore plus boiteux qu'elle.

Si cependant ; Pedro possédait encore une femme malade et une demi-douzaine d'enfants, dont l'aîné avait à peine dix ans ; ils l'aidaient fort peu à gagner son pain quotidien, mais en revanche le forçaient à leur en procurer par un labeur incessant et bien au-dessus des forces d'un pauvre soldat auquel la gloire de ses chefs avait coûté une jambe et valu une maigre retraite de cent réaux, c'est-à-dire, à peu près 25 francs de notre monnaie.

Il y a par le monde des moralistes bien rentés, célibataires par calcul, égoïstes par philosophie, disent-ils, qui, après un bon dîner, dans un bon fauteuil, près d'un bon feu, écrivent de beaux livres d'économie politique dans lesquels ils prouvent par A plus B que, pour les pauvres, un grand nombre d'enfants est une fortune.

Généralement ces livres procurent à leurs auteurs la croix ou même le prix Monthyon et sont très recherchés par la classe des philanthropes sensibles qui aiment mieux féliciter les indigents du nombre de leurs enfants que de les aider à les nourrir.

Pedro avait autre chose à faire qu'à acheter ces consolants traités in-8o sur papier glacé, à 7 fr. 50 le volume et que, du reste, il eût été incapable d'apprécier à leur juste mérite faute de savoir le lire, car son éducation littéraire laissait fort à désirer, le ministre de l'instruction publique en Espagne n'ayant pas encore de son temps organisé l'enseignement secondaire comme l'ont fait depuis ses collègues, d'au-delà les Pyrénées.

Mais s'il n'était pas savant, il était bon chrétien et homme de cœur, deux qualités qui valent infiniment mieux que certaine science et surtout que certaine philosophie de nos jours. A chaque nouvel enfant qui venait prendre place sur le lit de feuilles mortes dont, chaque automne, le charbonnier jonchait en l'agrandissant l'angle de sa cabane, il remerciait Dieu, non pas d'avoir augmenté sa fortune par une nouvelle charge, mais de l'avoir rendu père d'un chrétien destiné aux joies du ciel, et il allongeait sa journée de travail d'une demi-heure le soir.

Quant à Mariquita, la mère, elle avait assez à faire à allaiter le nouveau venu, rapiécer les vêtements de ses marmots et de son mari, balayer sa maison, tenir en état les sacs et pourvoir à la nourriture de tous, depuis le chef de la famille jusqu'à l'âne, son unique serviteur.

Tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, on finissait par atteindre la fin de l'année.

Les choses marchaient ainsi depuis trois ou quatre ans, quand un beau soir d'été, l'alcade du village rencontra Pedro qui revenait de la forêt avec son âne chargé de bois mort.

—Hombre de dios ! s'écria le magistrat municipal en apercevant le charbonnier, tu arrives à propos, je suis en chasse depuis ce matin sans avoir trouvé autre chose qu'un mauvais merle, j'ai perdu ma route en le poursuivant, les jambes me rentrent dans le corps et mon estomac crie famine, as-tu un morceau de pain ?

—Seigneur alcade, je n'ai ni pain ni vin, mais ma maison n'est pas loin et si Votre Seigneurie veut m'y accompagner, elle s'y reposera et prendra sa part d'un beau plat de garbansos (pois chiches) que ma femme a dû faire cuire aujourd'hui.

—Va pour les garbansos, répliqua l'alcade, quoique à dire vrai j'eusse mieux aimé une tranche de chevreuil, comme vous autres braconniers savez vous en procurer sans permission.

—Si j'en avais je serais heureux d'en offrir à Votre Seigneurie, mais je n'ai pas le temps de chasser, et la nuit je préfère dormir que de courir la forêt avec ma jambe de bois pour aller à l'affût.

—Oui ! oui ! je sais, fit l'alcade avec un mauvais sourire, à vous entendre vous êtes tous des petits saints qui miriteriez plutôt une place aux présides (galères) qu'en paradis. Cet âne est à toi ?

—Il est à moi, Votre Seigneurie, et si vous êtes trop fatigué, vous pouvez vous asseoir sur sa charge ; il vous portera bien encore.

—Ce n'est pas de refus, fit l'autorité municipale qui s'installa bel et bien sur le dos de la pauvre Papalina.

—On se remet en route toujours causant.

—Tu es marié, Pedro ?

—Oui, Votre Seigneurie.

—Et tu as des enfants ?

—Six pour vous servir, et un septième qui arrivera bientôt.

—Hum ! c'est une belle famille ; tu as une maison aussi ?

—Une cabane, Votre Seigneurie.

—Et un jardin, sans doute ?

—Un demi-arpent de terre où ma femme cultive quelques pommes de terre et un boisseau de garbansos, quand l'année est bonne.

—Avec un pré pour l'âne, et une vigne pour ta provision ?

—Ni pré, ni vigne, Votre Seigneurie ; Papalina broute à droite et à gauche dans les bois, et nous ne buvons que de l'eau.

—Bien ! mais dis-moi : où paies-tu tes impôts ?

—Mes impôts ! Dieu du ciel ! fit Pedro en regardant le magistrat avec inquiétude, quels impôts puis-je payer ?

—Hum ! quels impôts ? mais si je ne me trompe, tu dois payer 1o la cote personnelle pour toi, ta femme et tes six petits enfants ; 2o les contributions pour ta maison ; 3o l'impôt pour ton âne et enfin le droit de patente.

—Et tout cela ferait ?

—Mais quelque chose comme six douros par an.

—Six douros par an ! Dieu me soit en aide ! il me serait impossible de payer un demi-réal.

—Oui ! oui ! fit l'alcade, je reconnais la chanson, vous dites tous la même chose ; nous verrons.

—Seigneur, vous plaisantez ! vous ne voudriez pas mettre un pauvre homme dans la peine.

—Et il y a longtemps que tu demeurais ici ?

—Dix ans, vienne la Saint-Michel archange, Votre Seigneurie.

L'alcade sourit sans répondre, et laissant de côté la question des impôts, ne parla plus que de choses indifférentes.

On arriva ainsi à la misérable hutte.

L'alcade descendit de sa monture, daigna manger, à lui seul, la moitié du plat de garbanos, but à sa gourde, qu'il eut bien soin de garder pour lui seul, un bon coup de vin, puis déclara qu'il était trop fatigué pour regagner à pied le village, et signa à Pedro qu'il eût à le reconduire sur la pauvre Papalina ; ce fut tout son remerciement.

Le charbonnier était plus fatigué que son hôte, il n'osa cependant pas refuser et, lui à pied, l'alcade commodément assis, ils partirent pour Carona, où ils arrivèrent à dix heures du soir.

—Si Votre Seigneurie n'a plus besoin de moi, je vais repartir, fit le paysan en passant son bras dans la bride de l'âne.

Le magistrat se mit à rire.

—Un moment, l'ami ! fit-il, voici dix ans que tu n'as pas payé l'impôt, tu sais qu'il est exigible pendant cinq ans, or, cinq fois six douros font trente douros, porte-moi cette somme si tu veux ravoit ton âne, que je garde comme garantie en attendant.

Pedro pria, supplia, tout fut en vain.

—Je te donne huit jours, fit l'alcade ; au bout de ce temps, si tu n'as pas payé, Papalina sera vendue au profit du gouvernement et, si cela ne suffit pas pour l'acquitter, je sais à présent où te prendre, et j'ai une prison pour les débiteurs insolubles.

—Seigneur, ayez pitié de moi, si vous m'enlevez mon gagne-pain, avec quoi voulez-vous ?...

—Bah ! bah ! tu me romps la tête, pars vite ou je te fais enfermer.

—Mais, Seigneur ! où voulez-vous que je me procure de l'argent ?

—De l'argent ! parbleu, ce n'est pas difficile, tu connais la forêt, tu dois savoir où se cache le bandit Peppé ; sa tête vaut cinq cents douros, apporte-la-moi et tu seras riche.

—Sur mon âme je ne connais pas le capitaine, Votre Seigneurie, et Peppé ne m'a jamais rien fait.

—C'est possible, mais tu m'as tout l'air d'être de sa bande, allons, file, et tâche de ne pas oublier ce que je t'ai dit : bonsoir, l'ami, et à revoir. En disant cela l'alcade poussa le charbonnier hors de sa cour, et ferma la porte.

Pedro partit donc en pleurant, lui qui ne pleurait jamais, et regagna sa cabane, où en arrivant, il conta son aventure à sa femme.

—Maudit soit cet homme sans cœur ! dit celle-ci.

—Prions Dieu de nous venir en aide et ne maudissons personne, répondit le paysan.

Deux jours se passèrent.

...Encore six jours, se dit Pedro en se couchant le soir, notre pauvre âne sera vendu et je serai mis en prison.

Pendant la nuit, il rêva qu'il trouvait un trésor caché dans le tronc d'un vieux saule, mais l'alcade le lui volait et l'envoyait aux présides ; l'émotion l'éveilla, il faisait nuit encore ; cependant ne pouvant plus dormir il se leva, prit sa hache, et alla au bois.

—Six jours, rien que six jours pour payer, répétait-il en marchant, et si d'ici là je n'ai pas trouvé d'argent, ma pauvre Papalina sera vendue.

—Six jours, rien que six jours ! et il se grattait la tête comme s'il eût pensé découvrir de l'argent dans son cerveau où il ne trouvait pas même une pauvre idée.

Il était entré dans le taillis où il comptait faire son abatis, et du regard il choisissait les arbres les plus propres à faire de bon et beau charbon, quand, arrivé à une petite clairière, il s'arrêta effrayé et stupéfait à la fois.

Au pied d'un gros sapin qu'entourait le fourré, un jeune homme était couché pâle et sanglant sur la mousse verte. On ne pouvait distinguer son visage caché par un de ses bras, mais sa mine dénotait un de ces élégants machos qui sont les lions de l'Andalousie et la fleur des ferias et des combats de taureaux : veste noire à boutons d'argent ciselés, cravate de soie orange passée dans une bague d'or fin, chemise brodée à jour, ceinture de soie, pantalons collants galonnés sur toutes les coutures, bagues à tous les doigts, poulaines de maroquin de différentes couleurs, serrant le bas de la jambe, et des poches du gilet s'échappant en étincelante cascade, les breloques de deux montres de prix, rien ne manquait au costume.

—Aie de Dieu ! fit Pedro, en voici encore un que les brigades auront assassiné. Si la justice me trouvait là, je serais un homme perdu... mais non, ça ne peut être un crime, les voleurs lui auraient emporté ses bijoux, et il en est couvert ; ce sera plutôt un chasseur qui se sera... et voici son fusil à trois pas... homme ! ...le coup sera parti... C'est égal, si la justice... j'en ai bien assez pâti déjà... et il regarda autour de lui comme pour battre en retraite.

Il n'y avait personne, il fit quelques pas en arrière, puis il s'arrêta honteux de sa lâcheté et, enfonçant son chapeau sur sa tête :

—Canaille de Pedro, tu es un lâche, et si cet homme n'était pas mort, tu le laisserais comme cela expirer sans confession : allons, marche, gredin ; si ton père, que Dieu ait son âme ! te voyait, il te cracherait au visage et te renierait pour son fils.

Quand un Espagnol s'est dit à lui-même : tu es un lâche, ni fer, ni feu, ni enfant, ni alcade, ni alguazil ne le feraient reculer.

Le charbonnier avança donc, s'agenouilla près du cadavre, déchira la chemise de batiste pour examiner la blessure saignante à la poitrine, et appuya la main sur le cœur; le cœur battait encore.

—Vois-tu, chien, ce que tu allais faire, murmura Pedro en se donnant à lui-même un rude coup de poing, tu aurais laissé, par ta faute, partir cette pauvre âme sans confession.

Puis, toujours obéissant à la voix de sa conscience aussi honnête que rude, il releva doucement le bras du blessé.

—Valga me dios! mais c'est Peppé, le capitaine des bandits, ce Peppé que la garde civile poursuit et dont la tête est mise à prix, ah! c'est à présent que si la justice... il n'acheva pas sa phrase, mais pour se punir de l'avoir commencée, il s'administra un second coup de poing plus formidable que le premier.

Pour ne point succomber à la tentation, il s'attaquait à poings fermés; fort heureusement pour lui l'idée ne lui vint pas de dépouiller le bandit de ses bijoux pour payer la rançon de sa chère Papalina, il en eût coûté cher à ses côtes, et je ne sais si elles eussent été de force à résister à la correction qu'il n'eût pas manqué de leur faire subir.

Mais cette pensée n'osa pas même se présenter à l'honnête charbonnier. Puisque Dieu m'a conduit ici, se dit-il, c'est qu'il ne veut pas la mort de ce pauvre samaritain, mais qu'il se convertisse et qu'il vive; et aussitôt se levant, il alla puiser de l'eau à une source dans son chapeau calanais, fit un tampon avec de la mousse et, s'agenouillant de nouveau près du bandit, se mit à éponger doucement sa blessure, ses lèvres et son front.

La fraîcheur de l'eau produisit bientôt son effet. Peppé poussa un soupir, ses lèvres remuèrent et il ouvrit les yeux, mais à la vue de cet inconnu, au visage noirci, courbé sur lui, les regards du capitaine brillèrent de colère et d'effroi, et sa main défaillante chercha son poignard.

—Allons! allons! l'ami, calmons-nous, fit le charbonnier, je ne suis ni Satan ni même un alcade, mais un bon Espagnol, que notre bonne mère la Vierge del Pilar et d'Atocha a amené ici fort à temps, pour t'empêcher de tomber dans la gueule de l'enfer et te sauver la vie.

—Toi, me sauver la vie! tu ne sais donc pas qui je suis? murmura le capitaine.

—Je n'ai pas besoin de te demander ton extrait de baptême, pour voir que tu es un homme comme moi, et te porter secours comme à un frère.

—Je suis, en effet, un malheureux proscrit, un officier royaliste qui...

—Oui! oui! l'ami, tu es qui tu es, je ne te le demande pas; mais ne te donne pas tant de mal pour me faire des contes, les pins sont des pins, les chênes sont des chênes, et à moi on ne me fait prendre ni Papalina pour un cheval andalou, ni un chef de quadrille (compagnie des brigands) pour un révérend père Augustin. A présent tais-toi et laisse-moi faire.

—Si tu m'aimes à me cacher, pour quelques jours, je te rendrai aussi riche que...

—Ne ferait l'alcade de Corona avec ses cinq cents duros, n'est-il pas vrai? interrompit Pedro; moi, vois-tu, je ne fais pas le bien pour de l'argent, mais par conscience, et si tu ne veux pas que je te laisse là, aie la bonté de garder pour toi ton or et ton secret.

Peppé était trop faible pour chercher à dissimuler plus longtemps, d'ailleurs il sentait que sa vie était entre les mains de cet homme; il referma les yeux et laissa retomber sa belle tête.

Pedro, qui avait oublié les alguazils, l'alcade et tous les gendarmes de l'Espagne, faisait de la morale tout à l'aise en prodiguant ses soins au blessé, qui le laissait parler.

La blessure, qui aurait dû être mortelle, n'était pas même dangereuse, car un bouton de gilet du capitaine avait fait dévier la balle qui l'avait frappé en pleine poitrine. Ainsi détourné de sa route, le projectile avait glissé sur les côtes du blessé et était allé troner la veste au-dessous du bras.

Ce fait s'est souvent reproduit sur les champs de bataille; les savants l'expliquent, les ignorants s'en étonnent, les esprits forts l'attribuent au hasard, les im-

béciles aux sortilèges, les gens de simple bon sens à l'intervention de la Providence.

C'était aussi, paraît-il, l'opinion du brave Pedro.

—Ah bien! camarade, fit-il en examinant le sillon sanglant tracé par la balle, remercie la reine des anges, et, quand tu seras guéri, porte-lui un beau cierge, pour le brûler en récitant ton chapelet devant l'autel de Sa Majesté.

—Ami! fit faiblement le malade, laisse là tes litanies et donne-moi à boire; pour une goutte d'eau j'échangerais volontiers ma part de paradis.

—Hum! grommela le charbonnier en secouant la tête, il faut croire que ta part d'héritage n'est pas bien assurée là-haut, que tu en fasses si peu de cas; tiens, bois, et ne répète pas des mots qui séchent la gorge d'un chrétien comme le feu d'enfer.

—Je ne crois ni à Dieu, ni au diable, ni au paradis, ni à l'enfer, fit Peppé, essayant un sourire ironique; les niais croient à toutes ces bêtises.

Pedro fit un signe de croix et dit:

—Tu ne crois pas non plus à notre Señora del Pilar?

—Pas plus qu'à la Señora d'Atocha, je ne crois à rien.

Le charbonnier regarda cet homme qui ne croyait pas avec une expression si profonde de compassion mêlée d'épouvante, que Peppé baissa les yeux.

—Vierge sainte, murmura le paysan, vous qui avez voulu sauver ce pécheur, pardonnez-lui ce blasphème.

Puis, sans parler davantage, il déchira en deux le mouchoir du capitaine, d'une moitié en fit une compresse et se servit de l'autre pour la fixer.

Le pansement touchait à sa fin, quand un brusque mouvement du blessé dérangea l'appareil et fit rouvrir sa blessure.

—Homme! tu es bien pressé! fit le paysan, voici tout à recommencer.

Mais Peppé ne l'écoutait pas, les yeux brillants de colère et de terreur, il s'était soulevé sur ses genoux et se traînait vers son fusil.

—Par la Vierge conçue sans péché, que fais-tu donc? s'écria le paysan.

—Donne-moi mon fusil si tu n'es pas un traître! supplia le bandit; ils sont près d'ici, j'ai entendu hennir un cheval, ils arrivent!

—Qui donc vient? les brigands?

—Et! par l'enfer! non, les gardes civils, ceux qui m'ont blessé cette nuit, et qui me poursuivent comme un chien enragé. Ah! si j'avais seulement mon fusil pour me brûler la cervelle.

—Et tomber dans l'enfer, n'est-il pas vrai? s'écria Pedro, en saisissant l'arme qu'il jeta dans un épais buisson.

—Traître! rugit le capitaine en proférant un horrible blasphème, tu vois si j'avais raison de ne pas croire qu'il y ait un Dieu.

—Et moi, parce que je crois qu'il en a un, je veux te sauver, pour te donner le temps de faire pénitence de tes crimes, répondit Pedro.

Et embrant le bandit dans ses bras nerveux, il le chargea sur ses épaules et s'enfonça dans le taillis.

Quand les soldats arrivèrent dans la clairière, ils ne trouvèrent plus rien.

—Menteur, dit l'officier à un berger qui leur servait de guide, tu nous a trompés.

—Je l'ai vu cependant, il y a deux heures, qui se dirigeait vers ce côté, il s'appuyait sur son fusil et semblait blessé.

—En effet, fit un sergent, voici du sang tout frais.

—Et le chapeau du brigand, s'écria un garde civil.

—Et une hache de charbonnier, ajouta un troisième; c'est encore un de ses espions qui est venu l'avertir.

—Qu'on fouille partout! commanda le lieutenant.

Les soldats obéirent avec ardeur, mais ils eurent beau faire, ils ne découvrirent pas autre chose que le fusil dans le buisson.

Dans l'impossibilité de trouver autre chose, ils retournèrent à Corona, emportant comme trophée le fusil, le chapeau et la hache.

L'alcade examina particulièrement cette dernière, puis guidé par son mauvais instinct, il dit à l'officier:

—Dans tout le pays, il ne peut y avoir

qu'un vagabond comme le soi-disant charbonnier Pedro, qui possède un outil en aussi mauvais état, et si je ne me trompe, c'est lui qui est l'espion du bandit.

—L'homme à jambe de bois qui me fournit mon charbon, passe pourtant pour un honnête homme, reprit le lieutenant.

—Un honnête homme qui ne paie pas ses impôts, ravage sans patente les forêts de l'Etat, et braconne toute la nuit, ressemble beaucoup à un coquin, fit le magistrat en se redressant.

—En tout cas, avant de l'arrêter, faudrait-il des preuves.

—Nous lâcherons d'en avoir, et nous en aurons si vous voulez me confier cette affaire.

—Faites! faites! votre devoir est de découvrir les coupables, le mien est de les arrêter.

—José, fit le magistrat, va de ma part à la cabane de Pedro le charbonnier et ramène-moi son fils aîné; j'ai à lui parler.

—Il n'est pas besoin d'aller si loin pour cela, Votre Seigneurie, répondit José; c'est aujourd'hui marché au village et j'ai vu Joaquino sur la place, où il vend des cages pour les oiseaux.

—Alors tout est pour le mieux, va acheter une cage pour moi, et tu lui diras de me l'apporter.

Cinq minutes après l'enfant arriva, un vrai petit sauvage, au visage noirci par le soleil et le charbon, les cheveux en buisson, des dents d'émail, les yeux brillants comme des escarboucles, pieds nus dans ses espadrilles de corde, avec un chapelet de cages en sautoir. Il n'avait rien à se reprocher; il présenta fièrement sa cage sans se préoccuper de la présence du lieutenant de la garde civile.

L'alcade mit ses lunettes comme pour mieux examiner son acquisition.

—Ton père est-il aussi au marché?

—Non.

—Il ne vend donc pas de charbon aujourd'hui?

—Caramba! comment veux-tu qu'il le porte à présent que tu nous as pris notre âne!

Le lieutenant regarda l'alcade, qui se pinça les lèvres et continua:

—Il est donc à la maison?

—Non, au bois.

—Ah! il est allé au bois ce matin?

—Oui.

—Avec sa hache?

—Je le pense; eh bien, veux-tu ma cage? oui ou non, je suis pressé.

—Oh! je te demandais cela, parce que hier au soir on m'a apporté une hache qui ressemblait à celle de ton père.

—Hier au soir il l'avait à la maison.

—Tu la reconnaîtrais?

—Per dios! elle a sa marque.

—Quelle marque?

—Trois tailles d'un côté et une de l'autre.

—José, fit l'alcade, fais-lui voir la hache.

—C'est bien la sienne, dit l'enfant, voilà les signes; d'ailleurs je la reconnais à cette cassure, c'est moi qui l'ai faite; mais c'est drôle, il l'avait hier au soir.

—Ah! en effet ce n'est que ce matin qu'on me l'a apportée; combien veux-tu de ta cage?

—Six Quartos.

—Tiens les voici, avec une couple d'oranges pour t'ôter la soif.

—Merci, donne-moi la hache aussi.

—Je la rendrai à ton père avec son âne; c'était une plaisanterie; dis-lui de venir ce soir chercher ce qui lui appartient, c'est un brave homme avec lequel je ne veux pas demeurer brouillé.

—Je lui dirai, fit l'enfant, qui sortit en mordant à pleines dents l'orange qu'on lui avait donnée.

—Eh bien, lieutenant! qu'en pensez-vous, demanda l'alcade en frottant le verre de ses lunettes; c'est un brave homme, n'est-il pas vrai?

—Je le crois encore, fit l'officier, cependant mon devoir est de l'arrêter.

L'alcade se détourna pour dissimuler un sourire.

Le même soir, Pedro fut mis en prison, préventivement, afin de donner à la justice le temps d'informer. Elle y mit son temps; deux mois se passèrent pendant lesquels l'alcade eut la barbarie de ne permettre au prisonnier de ne communiquer avec personne de sa famille.

Ces soixante jours furent soixante siècles pour le pauvre Pedro; enfin le jugement fut rendu et le paysan acquitté, faute de preuves.

Il sortit de sa prison, hâve, maigre, vieilli et découragé, et reprit aussitôt le chemin des bois, où sans doute, il ne devait plus retrouver sa famille.

En arrivant au petit rocher, derrière lequel s'abritait sa cabane, il s'arrêta n'osant pas aller plus loin, et s'asseyant sur un tronc d'arbre, il cacha sa tête entre ses mains, et se prit à pleurer comme un enfant. Il y avait un quart d'heure qu'il était là, à cent pas à peine de sa maison, quand passa un jeune gars revenant aussi de Corona et chassant devant lui un âne portant des sacs vides.

—Aïe, Papalina! cria l'enfant.

Pedro releva la tête avec une indicible émotion, et poussa un grand cri, auquel l'enfant répondit en se jetant dans les bras du voyageur.

—Joaquino! mon Joaquino! répétait le pauvre père en serrant son fils à l'étouffer, vous êtes donc encore ici tous?

—Oui, tous, seigneur père, et notre Papalina aussi comme tu vois.

—L'alcade vous l'a donc rendue?

—Quand nous avons eu payé les trente duros, le ladre!

—Trente duros! et où les avez-vous pris?

—C'est le curé de Corona qui nous les a apportés de ta part.

—De ma part?

—Ainsi que l'argent nécessaire pour reconstruire la cabane en briques. C'est joli, va; il y a d'abord une cuisine, avec une table de noyer et des bancs tout autour, une chambre avec trois lits, une chambre pour la señora notre mère, avec...

—Tu es fou, Joaquino, tu es fou, et ces bons habits que tu portes?

—Toujours avec l'argent que le seigneur curé nous apportait de ta part.

—Ce n'est pas moi qui l'envoyais, c'est Sa Majesté, fit le prisonnier en se découvrant et en montrant le ciel avec respect: à genoux, Joaquino, et remercions celui qui t'abandonne ni la veuve ni l'orphelin.

Et au milieu du chemin, tête nue et les mains jointes, le charbonnier et son fils récitèrent à haute voix le *Pater* et l'*Ave Maria*.

Puis ils se relevèrent, et se dirigèrent vers l'ancienne hutte, devenue depuis quelques jours une élégante maisonnette.

Nous ne décrirons pas la joie générale occasionnée par le retour du chef de famille, ces choses se sentent mais ne s'écrivent pas.

A cette joie devait bientôt s'en ajouter une autre; quinze jours à peine après le retour de son mari, Mariquita devint mère pour la septième fois.

—Femme, dit Pedro, de cet enfant que Dieu nous donne, le plus pressé est de faire un chrétien; as-tu pensé à lui choisir un parrain et une marraine?

—J'y ai pensé, fit-elle avec embarras, et j'ai même à peu près promis parce que je n'espérais pas te revoir sitôt.

—Et qui as-tu choisi? demanda le paysan avec inquiétude.

—Pour marraine, notre cousine Oliva.

—Oliva est une brave fille, et le parrain?

—Tu ne te fâcheras pas.

—Homme! ce n'est pourtant pas l'alcade, je pense.

—Non, ce n'est pas l'alcade, c'est... notre bienfaiteur, celui qui a payé nos impôts, qui...

—Tu le connais donc?

—Le curé de Corona me l'a nommé contre sa défense, c'est Peppé.

—Quel Peppé Mataro? Peppé Pantanos? Peppé Cocapauero? Il y a tant de Pépé.

Mariquita mit ses mains devant ses yeux et murmura:

—C'est Peppé le... capitaine... celui auquel tu as sauvé la vie.

Pedro demeurait stupéfait, regardant sa femme et son enfant l'un après l'autre, et répétant:

—Peppé, celui qui ne croit pas à la Vierge del Pilar! Peppé le voleur, Peppé l'assassin! Peppé le parrain de mon fils! ce n'est pas possible.....

Puis il ajouta:

—Il s'est donc converti ce Peppé?

—Il a fait beaucoup de mal, mais il a

fait aussi du bien, et c'est pour le convertir que le curé de Corona m'a conseillé en ton absence de le choisir.

L'idée d'avoir pour parrain de son fils un brigand sans religion souriait peu à Pedro, mais l'assurance que le prêtre avait donnée, que ce moyen extrême serait le seul qui pût ramener au bercail cette brebis devenue loup dévorant, lui arracha son consentement. Pour ne pas lui donner le temps de revenir sur sa décision, Mariquita, profitant de sa propre faiblesse, lui fit promettre d'aller le jour même avertir le capitaine.

—Le difficile sera de le rencontrer, dit Pedro.

—Prends huit pierres et pose-les au pied du sapin ; Peppé sera ici demain matin, il a accepté, et le signal est convenu.

Joaquino, de son côté, était parti pour prévenir Oliva et le curé de Corona.

Le lendemain, à huit heures, Peppé était à l'église du village avec un costume plus élégant encore que le jour où l'avait rencontré Pedro. Aussi calme que s'il n'eût couru aucun danger, il fit inscrire l'enfant sous le nom de Pépito, signa sur le registre de l'église à la porte de laquelle l'attendaient les gardes civils avertis de sa présence, passa une riche bague au doigt de sa commère, l'andalouse Oliva, déposa dans le bassin une once d'or pour le curé, deux quadruples pour les âmes du purgatoire, reconduisit son filleul jusqu'au seuil de l'église et, saluant avec une politesse ironique le lieutenant des alguazils, rentra dans le lieu saint, asile inviolable en Espagne.

—Seigneur curé, dit Pedro au chanoine avec inquiétude, je ne voudrais pas être cause que Peppé fût mis en chapelle, ne pourriez-vous pas.....

—Ne crains rien, frère, tant que le capitaine restera dans l'église, il ne court aucun risque et il trouvera bien le moyen de sortir sans être arrêté.

Sur cette affirmation, le cortège reprit le chemin de la cabane.

Sous les arbres, en face de la maisonnette, une table était dressée, chargée de mets et de vin. Tout auprès de cette table, Peppé attendait, paisiblement assis, en avalant avec un calme parfait la fumée de sa cigarette.

—Mère de Dieu ! s'écria Pedro. Par où as-tu donc passé pour arriver ici ?

—Par le chemin le plus court, répondit Peppé en riant, j'ai l'habitude des raccourcis.

—Et tu as eu le temps de changer d'habits ?

—Parbleu ! fit le capitaine, il fallait bien habiller le mannequin que j'ai laissé à ma place, dévotement agenouillé devant l'autel de la Vierge, où il fait sa prière pour mon petit Pépito.

—Tu es habile, compère, répondit Pedro en fronçant le sourcil à cette plaisanterie peu chrétienne du capitaine ; mais je te conseille de ne pas attendre à être pris pour te convertir et revenir à Dieu qui a tant fait pour toi.

—*Per omnia sæcula sæculorum*, s'écria le capitaine en remplissant les verres. Buvois à la santé du nouveau-né, de sa mère, de mon ancien chirurgien et de toute sa famille.

—A table donc et amusons-nous d'abord, ensuite nous parlerons de conversion plus à l'aise.

Le charbonnier poussa un profond soupir sur l'endurcissement de son hôte ; mais, ne voulant pas le mécontenter, il se mit à table avec toute sa famille.

Le repas touchait à sa fin quand Peppé, après avoir rempli son verre, se leva, porta un dernier toast à son filleul, et s'écria :

—Allons, bonsoir, les amis ; j'aperçois là-bas des cavaliers avec lesquels je n'ai nulle envie de causer. Portez-vous bien. Je retourne au bois pour y préparer ma conversion.

Quant les gardes civils arrivèrent, furieux d'avoir été joués par le bandit, ils ne trouvèrent aucun indice de son passage et continuèrent vers la forêt en jurant qu'il ne leur échapperait pas.

Trois mois se passèrent pendant lesquels la bande de la Ronda redoubla d'audace. *L'alcade, surpris à la chasse ut trouvé pendu à un chêne.* Des assassinats furent commis et les voleurs poussèrent leur sacrilège audace jusqu'à piller deux églises.

Comme si les crimes du parrain fussent retombés sur son filleul, Pépito

tomba malade au premier sacrilège et mourut après le troisième.

Pedro et Mariquita furent inconsolables.

Quant à Peppé, il avait autre chose à faire qu'à penser au charbonnier. Il ne songeait qu'à embuscades, pillages, orgies et crimes de toutes sortes. On eût dit que le diable avait pris possession de lui.

La terreur régnait dans tout le pays. Le capitaine de la province résolut de mettre un terme à ces brigandes. Aux gardes civils il adjoignit plusieurs régiments ; la forêt fut cernée de tous côtés et des bataillons de traqueurs y pénétrèrent par plusieurs points. En même temps l'évêque parcourut la province, demandant des prières publiques.

Mais Peppé était un rude capitaine. Au moment où on croyait le tenir avec sa bande, il disparaissait tout à coup en signalant sa fuite par les plus atroces assassinats.

Les bandits commençaient à murmurer. Le lieutenant Barbaro semait la défiance contre le chef.

Une nuit, après une marche forcée, Peppé, roulé dans sa manta, ses pistolets chargés à sa ceinture, dormait sur la mousse au pied même du sapin où une première fois Pedro lui avait sauvé la vie, quand il lui sembla tout à coup que le ciel s'entr'ouvrait de manière à laisser voir ce qui se passait dans l'intérieur. C'était un globe immense, étincelant d'or et de lumière, au fond duquel, sur un trône éblouissant, Dieu le Père, assis entre son Fils et le Saint-Esprit, au milieu de légions d'anges prosternés, de saints, d'évêques, de prophètes, de vierges et de martyrs, se préparait à rendre ses jugements.

Un silence profond régnait dans l'auguste et innombrable assemblée. Tout à coup les harpes d'or résonnèrent et une longue procession de spectres sanglants, soutenus par leurs patrons, s'avancèrent lentement vers les degrés du trône. Ils arrivaient de la terre et passèrent près de Peppé qui, parmi eux, reconnut avec terreur les victimes de ses assassinats. La foule s'ouvrait avec une sorte de frémissement devant les spectres, qui allèrent s'agenouiller devant le trône en présentant chacun leurs mains pleines de sang.

Alors une voix dit :

—Pesez ce sang.

Un ange s'avança tenant dans ses mains des balances de diamant et se tint debout devant Dieu le Père, pendant qu'un autre ange versait le sang de chaque victime dans le plateau.

—Pesez le meurtrier, dit la voix.

Le plateau du sang descendit rapidement.

Le capitaine frémit et poussa un douloureux soupir. Il aurait voulu fuir, mais la terreur le retenait à sa place. La voix continua :

—Apportez ses mérites.

L'ange gardien de Peppé s'avança la tête baissée, le front empreint de douleur et portant une robe de deuil. Il jeta auprès de l'âme quelques pièces d'or en disant :

—Voici la rançon de Peppé.

—Est-ce tout ? demanda la voix.

—C'est tout, répondit l'ange en cachant sa tête entre ses mains.

—C'est bien peu ; le sang des victimes pèse cent fois plus que les mérites du brigand Peppé.

Le capitaine sentit la sueur lui perler au front et ses mains se crispèrent de terreur. Une force invincible le tenait cloué à la porte du paradis.

Dans le lointain il voyait des lueurs sanglantes dans lesquelles semblaient danser des formes ténébreuses, mêlant de longs hurlements de joie aux cris de douleur des damnés.

—Peppé est à nous ! Peppé est à nous ! rugissaient les démons.

Le silence le plus complet régnait dans le paradis, quand des anges, vêtus de robes écarlates, apportèrent un livre sur lequel était écrit : JUGEMENT.

Debout, derrière le trône, se tenaient sombres et terribles les exécuteurs des vengeances célestes, avec leur cuirasse d'or et leur glaive à deux tranchants. En ce moment une femme couronnée d'étoiles et vêtue d'un vêtement plus blanc que la neige s'avança, tenant par la main un de ces enfants bienheureux que le péché n'a jamais souillés, et qui

ont pour privilège d'accompagner l'Angéau sans tache en chantant ses louanges.

La femme s'agenouilla sur les marches du trône et les anges se prosternèrent en voilant leur face avec respect.

—Mère, dit le Fils de Dieu en s'approchant de la Reine des cieux pour la relever, que demandez-vous de moi ?

—La grâce de cette âme que vous avez rachetée de votre sang, mon fils, et pour laquelle j'ai tant prié.

—Cette âme ne mérite ni pitié ni miséricorde. Celui dans le corps duquel elle loge encore a méprisé le sang que j'ai versé pour lui ; il a été sourd à ma grâce, il a insulté votre nom vénéré, la mesure de ses crimes est comble, il va tomber entre les mains de ses ennemis, et déjà les démons préparent dans l'enfer le lit de feu et de soufre qui lui est destiné.

—Seigneur, j'étais né dans l'esclavage du péché, dit alors l'enfant en joignant les mains, c'est lui qui m'a présenté à la piscine salutaire ; grâce encore, Seigneur, pour celui qui a contribué à me mettre au nombre de vos anges.

Le Christ détourna les yeux avec tristesse.

—Encore quelques jours de vie pour ce malheureux afin qu'il puisse se convertir ; mon fils, par les douleurs qui ont transpercé mon cœur alors que vous étiez suspendu à l'arbre de la croix, ne rejetez pas ma demande ; par l'âme de cet enfant et par mon amour, quelques jours encore. Et des yeux de la Vierge miséricordieuse tomba une larme.

L'ange gardien de Peppé reçut cette larme divine dans une coupe de diamant et la versa dans la balance. Sous ce poids infini de grâce, la balance tressaillit et le plateau des mérites souleva légèrement celui des crimes.

Le Christ avait fait asseoir sa mère à sa droite ; les trois personnes de l'auguste Trinité se regardèrent et une voix mystérieuse dit :

—S'il se trouve dans le paradis quelqu'un qui veuille avertir le coupable, je lui accorde dix ans, dix jours et dix heures pour faire pénitence.

L'ange gardien poussa un cri de joie qui retentit dans les profondeurs du ciel et, saisissant l'enfant dans ses bras, il se précipita vers la terre avec la rapidité de la foudre.

Peppé dormait toujours sous le sapin de la clairière, la poitrine oppressée par un poids terrible, la tête brûlante et les veines gonflées.

Tout à coup il lui sembla voir à travers les branches descendre vers lui un enfant éclatant de lumière, ressemblant au petit Pépito, son filleul, et dont la voix, douce comme une harmonie céleste, répétait :

—Parrain ! Parrain !

—Que veux-tu ? demanda le brigand en se soulevant sur son coude, et qui est-tu ?

—Je suis ton filleul Pépito, un ange du ciel auquel Dieu a permis pour la dernière fois de venir t'avertir afin que tu fasses pénitence de tes crimes. Et l'apparition, s'évanouissant à mesure qu'elle approchait de la terre, vint se poser sur la mousse, où elle disparut.

Peppé, le brigand, s'éveilla alors tout à fait ; il se leva et appela ses compagnons ; mais ses compagnons, séduits par son lieutenant, l'avaient abandonné ; il était seul.

Autour de lui le bois était silencieux et sombre ; seulement, au pied d'un buisson, là où il avait vu descendre l'enfant, brillait une petite lumière semblable à une petite étincelle vivante ; et s'en approcha.

L'étincelle était une gracieuse luciole, petit insecte qu'il apercevait pour la première fois, et, à la clarté produite par cette luciole sur la mousse verte, il vit un scapulaire portant l'image de la Vierge, telle qu'il venait de la contempler, prosternée devant le trône de Dieu.

Peppé ramassa le scapulaire, le passa à son cou et, l'âme brisée de douleur au souvenir de ses crimes, il s'écria en se frappant la poitrine :

—Seigneur, que faut-il que je fasse ?

—Suis ton guide là où il te conduira et fais pénitence, répondit une voix.

Or, ce guide n'était autre que Pépito qui, sous la forme d'une luciole, apparaissant et disparaissant tour à tour, con-

duisit le bandit à travers la forêt jusqu'à une grotte sauvage, au sommet d'un rocher isolé.

Arrivé là, l'enfant se montra de nouveau sous sa forme céleste et, déployant ses ailes, disparut comme un météore dans les profondeurs du ciel.

Dix ans, dix jours, dix heures plus tard, une âme s'envolait aussi du même lieu vers la céleste patrie.

Cette âme était celle d'un grand pénitent qui, par l'austérité de ses jeûnes et l'abondance de ses larmes, avait effacé tous les crimes de sa vie passée.

Depuis ce temps, le ver luisant, jusqu'alors inconnu, a continué à se montrer dans l'obscurité des nuits, le long des sentiers isolés et dans la profondeur des bois, partout où peut se cacher le voleur qui mérite un crime.

Le savant et l'incrédule ne voient dans ce point brillant qu'un insecte vulgaire, mais le chrétien y reconnaît une lumière allumée par la Providence pour rappeler au malfaiteur que le moment est venu changer de vie et de se souvenir que cet avertissement de la grâce est peut-être le dernier.

Voilà du moins ce que prétend la légende espagnole qui se conte encore aujourd'hui dans toutes les cabanes de bûcherons des forêts de la Ronda et de la Sierra-Morena.

NOUVEAUTES

SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI
LEONIS PAPAE XIII

Allocutiones, Epistolæ, constitutiones, Aliaque Acta Præcipua, 1878-1887.

2 beaux volumes in-8.....Prix : \$1.50
Au lieu de 50 cts comme cela a été annoncé dans le No du 15 juin.

LA DISCIPLINE

DANS

QUELQUES ECOLES LIBRES

Manuel pratique du surveillant

PAR

LE R. P. Emmanuel BARBIER

de la Compagnie de Jésus.

1 vol. in-12Prix : 50 cts
Au lieu de \$1.50 comme cela a été annoncé dans le No. du 15 juin.

L'ESPRIT

DE LA

REVERENDE MERE EMILIE

Fondatrice et première supérieure générale des Religieuses de la Sainte-Famille à Ville-Franche

Par M. L'Abbé Edouard BARTHE.

2 volumes in-12.....Prix : \$1.75.

MÉTAYAGE

GUIDE DES

Propriétaires de biens soumis au metayage

PAR

LE COMTE DE GASPARIEN.

1 vol. in-12.....Prix : 35 cts

AUGUSTE MARCEAU

CAPITAINE DE FRÉGATE
 COMMANDANT DE L'ARCHE D'ALLIANCE
 PAR UN PÈRE MARISTE
 NOUVELLE ÉDITION

REVUE AVEC SOIN, CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
 ET LIXÉE DÉFINITIVEMENT

2 vol. in-12.....Prix : \$1.50

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

C'est une grande et majestueuse figure que nous venons, pour la seconde fois, exposer aux regards. Il aurait fallu une main plus habile, afin d'en faire ressortir davantage les nobles traits et l'énergique physionomie. Le portrait, du moins, est ressemblant; et nous devons à cette ressemblance fidèle le saisissement, plein d'admiration, que sa première apparition a produit. Tout ce qui est grand et noble a sur l'âme humaine une puissance d'attraction, dont la force est irrésistible.

L'appel fait par nous aux anciens amis de monsieur Marceau a été favorablement accueilli et nous a procuré de magnifiques renseignements. Ils compléteront les détails que nous avons puisés précédemment dans les publications de messieurs de la Gournerie, Vaugrigneuse, Roux-Lavergne, ou dans les souvenirs de messieurs les commandants de Joannis, de Ciers, d'Angeville, de Missiessy, de Lassuchette. Nous devons un remerciement spécial à monsieur le commandant Le Bobinnet, de Vannes, et à monsieur le comte d'Erceville. L'arrivée de quelques voyageurs en Europe et des lettres venues de nos antipodes nous ont aussi permis de donner plus d'étendue à l'histoire de la grande campagne de monsieur Marceau, si riche en incidents touchants ou terribles, ainsi qu'à la description des îles et des mœurs de l'Océanie. Que tous ceux qui ont bien voulu nous accorder leur concours reçoivent ici l'hommage de notre reconnaissance.

C'est donc un ouvrage nouveau sous plusieurs rapports que nous offrons au public.

Et toutefois cette biographie (nous devons le répéter) est moins un livre qu'une conversation. L'auteur y raconte simplement ce qu'il a vu, entendu ou appris, s'interrompt souvent pour laisser parler les autres, dépeuple sa correspondance devant la compagnie qui l'entoure et se permet même quelquefois d'épancher son cœur. On l'écoute...on veut bien l'écouter; cela lui suffit. Plus de recherche dans la narration donnerait peut-être l'éveil à ceux avec qui il s'entretient; et au lieu d'avoir des amis il trouverait des juges.

La bienveillante indulgence du lecteur nous est trop précieuse et trop nécessaire pour que nous sortions de la voie où nous avons eu une première fois le bonheur de la rencontrer. Puissent-elle nous accompagner encore.

NOUVELLE

METHODE DE COUPE

ET

Manière de faire ses robes soi-même

PAR

MME ALICE GUERRE

Professeur de coupe

1 fort vol. in-12 orné de figures.
 Prix : 75 cts.

FERMAGE PETIT MANUEL

GUIDE DES

Propriétaires des Biens
 Affermés.

Par le Comte de GAS PARIN

1 vol. in-12.....Prix : 35 cts.

COMPTABILITE

ET

GEOMETRIE AGRICOLES

PAR LEFOUR.

1 vol. in-12 (104 gravures)... Prix : 35 cts.

ENGRAISSEMENT

DU BŒUF

PAR VIAL.

1 vol. in-12 (12 gravures). Prix : 35 cts.

MANUEL

DE LA

PORCHERIE

Par L. LÉOUZON.

1 vol. in-12 (38 gravures). Prix : 35 cts.

— LE —

MARAICHER BOURGEOIS

Par P. VIALON

1 vol. in-12.....Prix : 35 cts.

ARBRES FRUITIERS

Taille et mise à fruit

PAR A. PUVIS

1 vol. in-12.....Prix : 35 cts.

ARBRES ET ARBUSTES

D'ORNEMENT

DE PLEINE TERRE

PAR

A. DUPUIS

1 vol. in-12.....Prix : 35 cts.

PEPINIERES

PAR

E. A. CARRIÈRE

1 vol. in-12 (29 gravures) Prix : 35 cts.

PETIT MANUEL

POUR GAGNER

LES INDULGENCES

Les plus pratiques, conformé aux dernières décisions de Rome

PAR

LE R. P. BIZCUL S. J.

Brochure in-18.....Prix : 10 cts. | 1 vol. in-12.....Prix : \$1.00

— DE —

L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE

A TRAVERS

Le Canada et le Nord des Etats-Unis

PAR LE

BARON ETIENNE HUOT

OUVRAGE

Accompagné d'une carte et d'un plan

C. B. LANCTOT

1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE

Approuvé par Sa

Grandeur Monseigneur

de Montréal.

SAYS NOIRS,

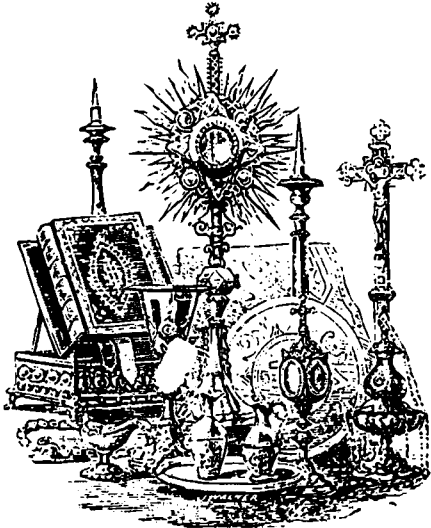
MÉRINOS

ET

SOUTANES

SUR

COMMANDE.



HUILE D'OLIVE

Pour les sanctuaires,

HUILE POUR TABLE

AUBES

PURIFICATOIRES

LAVABOS

ET

LINGERIE

POUR

EGLISE.

Importation de Calices, Cibores, Burettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers, Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux, Candelabres, Encens, Harmoniums, etc.

Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemin de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie.

Spécialité DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.

A. BELANGER

MARCHAND DE

Meubles unis et de gout,

Bibliothèques,

Garderobes,

Chaises d'église, etc.

Couchettes en Fer

importées d'Angleterre.



Matelas, Lits de plume,

Oreillers,

Sommiers, etc.

En GROS et en DETAIL.

1672, rue NOTRE-DAME

MONTREAL.

ENTREPOT DE TAPIS

A. L. C. MERRILL



Importateur de

TAPIS

VELOURS — BRUXELLES — TAPISSERIE IMPERIAL — FEUTRE MATTINGS

PRELARTS

ANGLAIS ET LINOLEUMS &C., &C.

1670, RUE NOTRE-DAME

(PARC DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME)

MONTREAL

CASTLE & FILS

NO 40

RUE BLEURY
 MONTREAL, QUB.

et

FORT COVINGTON, N. Y.

P.O. Box No. 1.



PEINTRES SUR VERRES

POUR LES

VITRAUX D'EGLISES

Les Vitraux, Tableaux et Personnages sont garantis valoir ceux qui sont importés

Témoignage avec permission de son Eminence le Cardinal E. A. Taschereau.